

REVUE DE PRESSE

PAR LE COLLECTIF
L'AVANTAGE DU DOUTE
EN COPRODUCTION AVEC ACME

THÉÂTRE DES CARMES
ANDRÉ BENEDETTO

DU 5 AU 24 JUILLET

RESA : 04 90 82 20 47
theatredescarmes.com

20H35

RELÂCHE LES JEUDIS

LA LEGENDE DE BORNEO



"Intelligente Jubilation"
TELERAMA TT

"Un grand bol d'air frais"
LE CANARD ENCHAINE

"Le résultat est un régal"
LE MONDE

"La tragédie et le burlesque
varient d'un siège à l'autre"
LIBERATION

"Une farce aussi réjouissante
que lucide"
LA CROIX

"Courez-y on en rigole encore"
LE POINT

FEUILLE DE PRESENCE

**articles parus*

PRESSE AUDIOVISUELLE

Juliette ARNAUD, FRANCE INTER, par Jupiter !

Antoine BAGLIN, FRANCE MUSIQUE
Lily BLOOM, FRANCE CULTURE, LA DISPUTE
Jean-François CADET, RFI
Philippe CHEVILLEY, FRANCE CULTURE, LA DISPUTE

Inès DUPEYRON, FRANCE CULTURE
Raphaëlle GALAUP, PARIS PREMIERE
Flora STERNADEL, FRANCE MUSIQUE
Charline VANHOENACKER, FRANCE INTER

QUOTIDIENS

Maguelonne BONNAUD, LE PARISIEN
Jeanne FERNEY, LA CROIX
Guillaume TION, LIBERATION
Caroline VIE, 20 MINUTES

HEBDOMADAIRES

Emmanuelle DREYFUS, VERSION FÉMINA7
Karelle FITOUSSI, PARIS MATCH
Brigitte HERNANDEZ, LE POINT
Olivier UBERTALLI, LE POINT
Fabienne PASCAUD, TELERAMA

MENSUELS

Chantal BOIRON, UBU
Bruno DERUISSEAU, INROCKS
Alain DREYFUS, LE NOUVEAU MAGAZINE LITTERAIRE
Philippe NOISETTE, LES INROCKS

PRESSE WEB

Alfredo ALLEGRA, LEXTIMES
Charles-Edouard AUBRY, LA GAZETTE DU THEATRE
François BERRY, PARISSURSCENE
Jean-Benoît HENRY, ARTJUICE
Léna MARTINELLI, LES 3 COUPS
Micheline ROUSSELET, SNES
David Rofé SARFATI, TOUTE LA CULTURE

Monique SUEUR, SYNDICAT DE LA CRITIQUE

PRESSE INTERNATIONALE

Maria -Luisa GASPAR, PRESSE ESPAGNOLE

BLOGS

Claudine ARRAZAT, CRITIQUE THEATRE CLAU.COM
Isabelle BOURNAT, BLOG
Mireille DAVIDOVICI, THEATRE DU BLOG
Gérard NOËL, REGARTS
Xavier PAQUET, LA GRANDE PARADE
Florence VIOLET, DMPVD

AGENCE DE PRESSE

Marie-Pierre FERREY, AFP

SOMMAIRE

PRESSE AUDIOVISUELLE

Radios et Télévisions

France Inter, *Le Nouveau rendez-vous* 5 mars

France 3, *L'Artichaut* 19 mars

Radio Nova, 3 avril

France Inter, *Le Masque et la plume* 14 avril

France Inter, *Par Jupiter* 15 avril

PRESSE NATIONALE

Quotidiens

Libération 29 mars

La croix 8 avril

Hebdomadaires

La terrasse 28 février

Le point 22 mars

Le point 11 avril

Télérama National 17 avril

Télérama sortir 17 avril

Télérama sortir 22 avril

Mensuels

Les Inrocks 24 mars

Transfuge 8 avril

PRESSE WEB

Les trois coups mars

Regarts mars

Paris sur scène mars

Pariscope 20 mars

Toute la culture, 24 mars

Snes 29 mars

Nonfiction 4 avril

Artistik Rezo 21 avril

Culture Tops, 2 mai

BLOGS

Théâtre du blog 22 mars

Critiquetheatreclau 24 mars

La grande parade 25 mars

DMPVD 28 mars

L'œil d'Olivier 18 avril

PRESSE AUDIOVISUELLE



Mardi 5 mars

Emission, *Le Nouveau rendez-vous*, présentée par Laurent Goumarre

Invité Simon Bakhouche

<https://www.franceinter.fr/emissions/le-nouveau-rendez-vous/le-nouveau-rendez-vous-05-mars-2019-0>

« Au programme de ce soir, du théâtre citoyen avec Jean Marc Dumontet qui produit le projet "Paroles Citoyennes" et Simon Bakouche en activiste de la scène dans "La légende de Bornéo". Avec eux, Emmanuel Hamon nous emmène au cinéma pour voir des "Exfiltrés" en Syrie »



Mardi 19 mars

Emission *L'Artichaut*, présentée par Charlotte Lipinska

<https://france3-regions.francetvinfo.fr/paris-ile-de-france/emissions/artichaut/artichaut-barbara-schulz-au-theatre-oeuvre-1636946.html>



Mercredi 3 avril

Emission animée par Richard Gaitet dont les invités sont Simon Bakhouche, Mélanie Bestel, Judith Davis et Nadir Legrand de la troupe de l'Avantage du doute.

<http://www.nova.fr/podcast/nova-book-box/lavantage-du-doute-fonder-un-public?fbclid=IwAR3amt3zkmPpnpKWGnOMnfV81WOZK9pbbaxF32UTwSR9LbMPrKRAVldRjI0>



Dimanche 14 avril

Le masque et la plume

<https://www.franceinter.fr/emissions/le-masque-et-la-plume/le-masque-et-la-plume-14-avril-2019>

Les conseils

- Fabienne Pascaud : *La Légende de Bornéo*, par le collectif L'Avange du Doute (Théâtre de l'Atelier). Et *Onéguine*, d'après Alexandre Pouchkine (Théâtre Gérard Philipe).
- Armelle Héliot : *L'Equation*, librement inspiré de nouvelles de Franz Kafka, Italo Calvino et d'œuvres scientifiques, de et avec Fabio Alessandrini (La Reine Blanche).
- Jacques Nerson : *Qui a tué mon père*, d'après Edouard Louis avec Stanislas Nordey (Théâtre National de Strasbourg, du 2 au 15 mai 2019).
- Vincent Josse : *Les Carnets d'Albert Camus*, avec Stéphane Olivié Bisson (Le Lucernaire).



Lundi 15 avril en direct de 17H à 18H

Émission « *Par Jupiter !* » de Charline Vanhoenacker et Alex Vizorek.

<https://www.franceinter.fr/emissions/par-jupiter/par-jupiter-15-avril-2019>

« Charline Vanhoenacker et Juliette Arnaud reçoivent Judith Davis, Claire Dumas et Simon Bakhouché du collectif "L'Avantage du doute".

« Le collectif **L'Avantage du doute** a repris le spectacle **La Légende de Bornéo** au **Théâtre de l'Atelier** à Paris. C'est une exploration du monde du travail, "*comment cette organisation particulière glisse et s'immisce de manière pernicieuse dans nos intimités*". C'est avec les membres du collectif l'Avantage du doute, Simon Bakhouché, Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas et Nadir Legrand. »



LE NOUVEAU RENDEZ-VOUS

mardi 5 mars 2019

par **Laurent Goumarre**

Emmanuel Hamon, Jean-Marc Dumontet et Simon Bakhouche

58 minutes

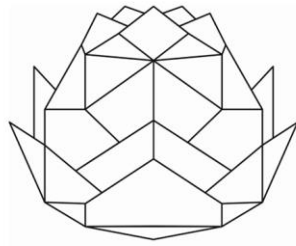
Au programme de ce soir, du théâtre citoyen avec Jean Marc Dumontet qui produit le projet "Paroles Citoyennes" et Simon Bakouche en activiste de la scène dans "La légende de Bornéo". Avec eux, Emmanuel Hamon nous emmène au cinéma pour voir des "Exfiltrés" en Syrie.

Je ne veux pas travailler !

Avant d'être une pièce, *La Légende de Bornéo* est une théorie selon laquelle les **orangs-outans savent parler mais s'en cachent pour qu'on ne les fasse pas travailler**. La pièce explore donc **le thème du travail**, et sa place dans notre société.

Le scénariste de *Tout ce qu'il me reste de la révolution*, **Simon Bakhouche** fait partie du collectif *l'Avantage du doute* qui gravite **entre les registres du politique et de l'intime**, et qui a créé *La Légende de Bornéo*, actuellement au Théâtre de l'Atelier.

3



L'artichaut

Charlotte Lipinska reçoit Barbara Schultz dans l'Artichaut. Mardi 19 mars sur France 3 Paris IDF

Par Magalie Cheveraux

Publié le 15/03/2019 à 17:00 Mis à jour le 19/03/2019 à 11:40

L'Artichaut pose ses caméras au Théâtre de l'Atelier, son invitée Barbara Schulz. Elle sera bientôt sur France 3 dans le rôle de Judith dans la fiction de Mauvaise Mère et sur France 2 dans un épisode de la série Les Petits Meurtres d'Agatha Christie.

Charlotte et Barbara Schulz s'installent dans décor de la pièce Bells & Spells avec la metteuse en scène Victoria Thierrée Chaplin

Bells & Spells

Aurélia nous ouvre les portes de son imaginaire teinté d'intranquillité et de poésie. Plongée dans l'existence d'une cleptomane, l'artiste aux multiples facettes se retrouve manipulée et sous l'influence des objets qu'elle dérobe.

Des objets appartenant à un monde qui n'en fait qu'à sa tête.

Un porte-manteau se met à marcher. Des sièges et une table glissent, s'esquivent, pendant qu'un mur s'ouvre pour laisser surgir un couple de danseurs.

Une robe est soudainement mue par une vie autonome...

Il y a beaucoup d'humour et l'éclat d'une douce folie dans l'univers de Victoria Thierrée Chaplin.

Comme toujours au sein des créations de Victoria Thierrée Chaplin l'étrange rejoint ici le merveilleux. Toutes sortes de mirages font sourire et rêver.

Dans Bells and Spells, ni la logique, ni la raison, ni le sérieux n'a voix au chapitre.

Aurélia Thierrée nous guide vers des terres hallucinatoires, des contrées libertaires qui conjuguent humour surréaliste et sens du féérique.

Un spectacle musical, dansé, plein de secret, surprenant, drôle. A découvrir absolument!

La troupe du spectacle La légende de Bornéo, également à l'affiche du théâtre viendra les rejoindre.

Côté musique deux Live avec des artistes en tournée dans toute la France. Louis Bertignac qui viendra nous interpréter une chanson de son dernier album Origines.

L'Avantage du doute : « Fonder un public »

Le collectif d'acteurs-auteurs reprend « La Légende de Bornéo », spectacle « à coutures apparentes » sur le travail et ses violences. Mais comment bossent-ils, eux ?

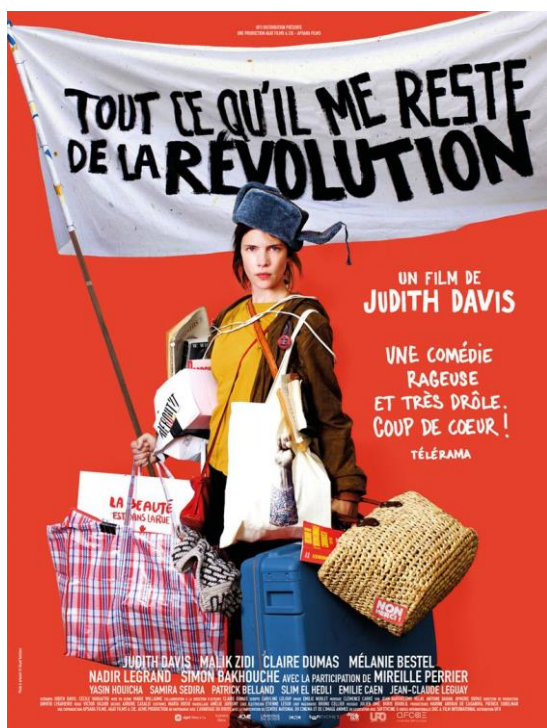
Mercredi 3 avril 2019 52:58

« Il y a une légende à Bornéo qui dit que les orangs-outangs savent parler mais qu'ils se taisent pour qu'on ne les fasse pas travailler. » Pleine de bon sens, cette rumeur simiesque est le point de départ de *La Légende de Bornéo*, spectacle créé en 2012 par le collectif l'Avantage du doute, de nouveau visible jusqu'au 4 mai au Théâtre de l'Atelier à Paris. Aimez-vous votre boulot ? Non mais je veux dire, vraiment ? Pourquoi la recherche d'un emploi ressemble-t-elle si souvent à un long calvaire kafkaïen ? Vous sentez-vous proche du burn-out alors que vous faites du cash, du chiffre, du profit, en remplissant allégrement – enfin, allégrement, ça se discute – les objectifs de la boîte ? Avez-vous remarqué la place que prend le travail dans votre vie, dans votre tête, dans votre lit ? Dans votre bouche, par l'entremise de quelle novlangue hideuse ? Comment



fait-on pour écrire et mettre en scène, à cinq, sans « chef », depuis 2005, des spectacles susceptibles de réactiver nos capacités d'indignation et d'engagement face à la brutalité de l'époque ? C'est quoi le *process* ?

C'est la raison pour laquelle j'ai convoqué ce soir la quasi-totalité de la troupe de l'Avantage du doute – Simon Bakhouché, Mélanie Bestel, [Judith Davis](#) et Nadir Legrand – pour une sorte de mini-séminaire d'entreprise à propos de leurs méthodes de travail, également visibles sur grand écran avec *Tout ce qu'il me reste de la révolution*, l'un des succès surprise de cet hiver avec près de cent mille entrées depuis sa sortie le 6 février, une comédie politique écrite et réalisée par Judith Davis d'après une précédente création de ces acteurs-auteurs tous présents dans le film. *T'as reçu mon update sur la conf-call* ?



Une émission imaginée et animée par Richard Gaitet, réalisée par Sullivan Clabaut. Photo : (c) Pierre Grosbois. Remerciements à l'hôtel Maison Montmartre pour leur accueil.

Théâtre de l'Atelier : 1 place Charles Dullin 75018 Paris.



LE MASQUE ET LA PLUME

Dimanche 14 avril 2019

par Jérôme Garcin

Théâtre : "Le voyage de G. Mastorna", "Chanson douce", "Le Canard à l'orange"... Les pièces à voir ou pas ?

Nos critiques dramatiques reviennent sur les pièces : "Le voyage de G. Mastorna" (Fellini), "La Trilogie de la vengeance" (Simon Stone), "Chanson douce" (Leïla Slimani), "La Dégustation" (Ivan Calbérac), "Le Canard à l'orange" (William Douglas Home), "Bells Spells" (Chaplin), "La mort d'Agrippine" (Bergerac).



Les conseils

- Fabienne Pascaud : *La Légende de Bornéo*, par le collectif L'Avange du Doute (Théâtre de l'Atelier). Et *Onéguine*, d'après Alexandre Pouchkine (Théâtre Gérard Philipe).
- Armelle Héliot : *L'Equation*, librement inspiré de nouvelles de Franz Kafka, Italo Calvino et d'œuvres scientifiques, de et avec Fabio Alessandrini (La Reine Blanche).
- Jacques Nerson : *Qui a tué mon père*, d'après Edouard Louis avec Stanislas Nordey (Théâtre National de Strasbourg, du 2 au 15 mai 2019).
- Vincent Josse : *Les Carnets d'Albert Camus*, avec Stéphane Olivié Bisson (Le Lucernaire).



PAR JUPITER !

lundi 15 avril 2019

par **Charline Vanhoenacker** , **Alex Vizorek**

Judith DAVIS, Claire DUMAS et Simon BAKHOUCHE du collectif l'Avantage du doute

50 minutes



Judith Davis, actrice et réalisatrice, au Festiva, le 23 août 2018 à Angoulême. © AFP / Yohan BONNET

Le collectif **L'Avantage du doute** a repris le spectacle ***La Légende de Bornéo*** au **Théâtre de l'Atelier** à Paris

C'est une exploration du monde du travail, "*comment cette organisation particulière glisse et s'imisce de manière pernicieuse dans nos intimités*". C'est avec les membres du collectif l'Avantage du doute, Simon Bakhouche, Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas et Nadir Legrand.

Plus d'info sur le site du [collectif l'Avantage du doute](#)

Sommaire

Une fois passé au tamis, **le Grand débat révèle une accumulation de propositions individuelles, jamais de propositions globales**. Même l'injustice sociale ne déclenche pas de propositions collectives... Bref, chacun milite pour ses intérêts...

Existe-t-il des patrons de gauche ? Peut-on être patron et rester de gauche, quand il existe un lien de subordination avec des employés ? Souvent, le décalage apparaît entre les convictions et la pratique...

Si vous ne savez pas que **HBO vient de lancer la huitième et dernière saison de Game Of Thrones**, c'est la preuve que vous avez fait un petit coma sans vous en rendre compte. Game Of Thrones, mais si : la série qui t'élève moralement, qui te rend meilleur pour ton prochain

Retrouver l'équipe de "Par Jupiter" avec

Le moment Meurice : Jean Lassalle is coming

La chronique littéraire de Clara Dupont-Monod : "Personne n'a peur des gens qui sourient" de Véronique Ovaldé

La chronique de Pablo Mira : Game of thrones, une série surcotée ?

PRESSE NATIONALE

QUOTIDIENS

Libération 29 mars

La croix 8 avril

HEBDOMADAIRES

La terrasse 28 février

Le point 22 mars

Le point 11 avril

Télérama National 17 avril

Télérama sortir 17 avril

Télérama sortir 22 avril

MENSUELS

Les Inrocks 24 mars

Transfuge 8 avril

Libération

Libération **Vendredi** 29 Mars 2019

www.liberation.fr

«La Légende de Bornéo», dans la jungle du travail

Judith Davis et l'Avantage du doute reprennent leur pièce ayant servi de socle au film «Tout ce qu'il me reste de la révolution».

Judith Davis devient incontournable. Au cinéma, la comédienne et metteuse en scène surprend avec son *Tout ce qu'il me reste de la révolution*, au radicalisme brûlant et produit à l'arrache, qui avoisine les 100 000 entrées et double ce succès public d'une bonne réception critique hivernale. Mais elle revient aussi au théâtre. Son film, qui s'interroge sur le rapport au travail, comment il aliène, comment on peut (ou pas) essayer de s'en émanciper ou de l'humaniser, est bâti sur deux pièces: *Tout ce qui*

nous reste de la révolution, c'est *Simon* (2008), et *la Légende de Bornéo*, créée en 2012 au Théâtre de la Bastille (public) et reprise au Théâtre de l'atelier (privé) jusqu'en mai.

Cire. Cette légende est un leurre. Dans la salle du théâtre, un faux agent d'accueil, qui vend des gaufres dunkerquoises préparées par sa femme et passe régulièrement interrompre ou fluidifier le spectacle en racontant ses souvenirs ou en vendant 20 balles des intégrales des poèmes de Walt Whitman, explique qu'à Bornéo les singes parlent mais que, s'ils se taisent, c'est pour ne pas que les humains s'en rendent compte et les fassent bosser. Rires. Une communication décontractée s'engage avec le public, au point que certains spectateurs amorcent presque un

débat. Sommes-nous dans un salon, une AG, une salle de spectacle? Voilà en tout cas la scène ouverte pour parler de travail, et non des singes ou de Bornéo, car c'est ce qui constitue le lien invisible auquel sont rattachés tous les sketches ou histoires de cette *Légende...*

Que ce soit le fonctionnement du couple de bourgeois volontaires et libéraux formé par Mélanie Bestel et Nadir LeGrand (pour qui les questions domestiques sont traitées sur le mode des réunions d'entreprise), la façon dont Claire Dumas reçoit frénétiquement les chômeurs à Pôle Emploi, les entraînements à la pose de cire d'épilation par Simon Bakhouché pour se trouver un complément de revenu, ou l'apprentissage du ski à des enfants, ou le fait que Judith Davis explique que la création

Libération



Entre AG et spectacle, tragédie et burlesque. PHOTO PIERRE GROSBOIS

théâtrale n'est pas une affaire de business plan, tout mène au travail, à cette vie dans la vie, à ces *process* incessants «au cœur desquels il faut mettre de l'humour» (entend-on un moment de la voix d'un personnage qui finit par se suicider).

Jus. C'est précisément cette ambivalence à tous crins qui fait la valeur du collectif L'Avantage du doute, à l'origine de ces spectacles. Ni *seria*, ni *buffa*, mais les deux en même temps dans des zones frontalières où la tragédie et le burlesque varient d'un siège à l'autre. Certains moments malaisants concluant des

périodes plutôt comiques nous glacent quand ils font rire le voisin. On a envie de lui dire qu'il n'a pas compris, que ce qui se jouait était tragique, mais on n'a peut-être pas compris nous-même, à moins qu'il n'y ait rien à comprendre d'autre que de saisir dans leur jus performatif ces bribes délirantes de vie qu'on a tous plus ou moins vues ou vécues et les apprécier selon sa propre expérience. Ce collectif sans chef, qui ne travaille pas à partir de textes mais s'interroge sur des sujets du quotidien pour en tirer la matière de ses spectacles couturés un peu n'importe comment, propose des situations

hypertrophiées dont on perçoit au fond qu'elles contiennent une vérité, mais qui n'est jamais explicite et qui dépend davantage du récepteur que de l'émetteur. Le spectateur en sort en se demandant pourquoi telle réplique a brillé plus que telle autre, pourquoi le mélange de citations de Walter Benjamin et Giorgio Agamben pendant un cours de danse a laissé une trace. Commence alors un autre type de travail: celui du spectateur.

GUILLAUME TION

LA LÉGENDE DE BORNÉO
par L'AVANTAGE DU
DOUTE, au Théâtre de
l'Atelier, jusqu'au 4 mai.

« La légende de Bornéo » met le travail en pièces

Critique

Au théâtre de l'Atelier, à Paris, une variation grinçante sur la violence du monde de l'entreprise.

Jeanne Ferney, le 08/04/2019 à 15:50



« La légende de Bornéo »

Écrit et mis en scène par le collectif L'Avantage du Doute

Au Théâtre de l'Atelier, à Paris

Productivité, rentabilité, « process », optimisation, externalisation, « to-do list » (liste de tâches), « team building » (renforcement d'équipe), « top performer » (employé à haute performance)... Rarement conviées sur scène, ces expressions devenues monnaie courante en entreprise, se déversent en avalanche dans *La Légende de Bornéo*.

Des termes dénués de chair et de poésie, dont le collectif L'Avantage du Doute souligne l'absurdité mais aussi les effets délétères sur l'humain. Les singes de l'île de Bornéo l'ont bien compris, qui selon la légende, savent parler mais « *ne le font pas car sinon on les ferait bosser* ».

Créée en 2012 au Théâtre de la Bastille, *La Légende de Bornéo* se présente comme la suite de *Tout ce qu'il me reste de la révolution*, une pièce sur l'héritage de Mai 68, dont la jeune actrice et réalisatrice Judith Davis a récemment fait un long-métrage.

De l'agent Pôle Emploi débordé au retraité « ric-rac »

Sur la scène presque vide du Théâtre de l'Atelier, cinq comédiens se croisent, se soutiennent ou se disputent. Le travail est là, en faction, même à la maison, contaminée par le langage de l'entreprise. Judith Davis représente une génération qui aspire à « *se réaliser dans ce qu'[elle] fait* », quitte à connaître des périodes de vache maigre. Mélanie Bestel voit son métier comme une occupation

nécessaire, le prix à payer pour s'offrir des restaurants et partir en vacances. Nadir Legrand a perdu pied, terrorisé à l'idée d'être désigné comme un « *maillon faible* » par son chef.

Vive la « marge de progression »...

L'excellente Claire Dumas incarne un conseiller Pôle Emploi en surrégime, littéralement écrasé par le poids de l'administratif. Quant à Simon Bakhouché, sa retraite de comédien ne lui suffit pas pour vivre. Son idée pour arrondir les fins de mois ? Pratiquer l'épilation dans un salon de beauté. La mauvaise nouvelle : il est nul. La bonne : sa « marge de progression » est grande, très grande...

À la rigidité du monde de l'entreprise, ce spectacle répond par une succession de saynètes foutraques et grinçantes, comme autant de points de vue sur le travail - ici moins synonyme d'épanouissement que de souffrances ou de sacrifices... Une farce aussi réjouissante que lucide sur les travers de l'époque.

Jusqu'au 4 mai. Du mardi au samedi à 19h, le dimanche à 17 heures Rens. : 01.46.06.49.24. theatre-atelier.com



N°274

mars 2019

THÉÂTRE - CRITIQUE

La Légende de Bornéo du collectif L'Avantage du doute



TEXTE ET MES COLLECTIF L'AVANTAGE DUDOUTE

Publié le 28 février 2019 - N° 274

Reprise du spectacle *La Légende de Bornéo* du collectif L'Avantage du doute, qui explore le thème du travail, ses avatars contemporains et ses enjeux politiques. Un spectacle d'une brûlante actualité !

L'Avantage du doute est né d'une rencontre sous les auspices du collectif belge TGStan, il réunit cinq comédiens parmi lesquels deux travaillent également avec le collectif Les Possédés. Ils se réfèrent ensemble à quelques principes de jeu : registre à cheval entre le politique et l'intime, spectacle écrit collectivement, peu d'artifices. On s'appelle par son prénom à la ville, le personnage s'efface donc au profit du comédien, le quatrième mur se fissure et, de fait, on inscrit l'univers du plateau dans une grande proximité avec le réel. Ce spectacle fait suite au précédent, intitulé *Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon*. Figure tutélaire du collectif, le drôlissime Simon Bakhouche prend cette fois le rôle de l'aîné au bord de la retraite, qui cachetonne tant bien que mal pour atteindre son taux plein. Dès le départ, il annonce qu'il ne sera plus question de révolution ici (quoique...) mais des rapports au travail. S'ensuivent des saynètes qui petit à petit trament la texture émouvante d'un intelligent spectacle.

Les orangs-outans savent parler mais s'en cachent

Le collectif fonctionne par propositions disparates, que chacun apporte et défend tout au long du processus de création. Une addition de singularités donc, débarrassées du metteur en scène : c'est ce qui transparaît dans le travail de ce collectif, qui, tout en l'auscultant, véhicule implicitement un nouveau rapport au travail. On apprend que *La Légende de Bornéo* s'intitule ainsi en raison d'une légende qui prétend que les orangs-outans savent parler mais s'en cachent afin qu'on ne les fasse pas travailler. L'ensemble exerce bien sûr un œil critique sur le monde du travail, dans des optiques pas forcément révolutionnaires mais souvent drôles – le couple qui s'analyse comme de nos jours on décortique et évalue toutes les performances dans les entreprises ; l'absurde parcours de combattant auquel conduit Pôle Emploi ; la scène de famille où explosent les non-dits... Mieux encore, même si les saynètes fonctionnent inégalement, le sentiment grandit petit à petit, dans cette humanité qu'offrent la simplicité et la proximité, que tout irait peut-être mieux si le monde du travail s'inspirait de ce théâtre qui se dépouille d'effets et dans un esprit festif célèbre la force conjuguée des imaginaires. D'autant que ce qui domine ici, c'est l'humour, même si les situations abordées sont graves ou tragiques. « *Parce que le rire libère de la peur et soude ceux qui rient ensemble* ». **Eric Demey**

Théâtre : 7 pièces à voir absolument !

VIDÉOS. Le monde du travail, la vie d'un hameau, la belle langue de Camus, la nourrice meurtrière, les affres de l'adultère, l'hystérie... Notre sélection.

Par *Brigitte Hernandez* et *Olivier Ubertalli*

Modifié le 23/03/2019 à 00:49 - Publié le 22/03/2019 à 12:45 | [Le Point.fr](http://LePoint.fr)



Dans « La Légende de Bornéo », le collectif L'Avantage du doute interroge les formes contemporaines du travail. © Pierre GROSBOIS

La Légende de Bornéo : le monde du travail mis à nu

Il paraît qu'à Bornéo les orangs-outans savent parler, mais qu'ils ne le disent pas pour ne pas avoir à travailler. Voilà pour l'explication du titre de cette pièce qui tourne, vous l'aurez peut-être compris, autour du monde du travail. Le jeune collectif L'Avantage du doute, qui réunit des acteurs-metteurs en scène qui semblent avoir été biberonnés aux principes délurés de la compagnie tg STAN (Stop Thinking About Names), nous offre une plongée délirante dans les affres du monde de l'entreprise. Dans cette reprise d'une création de 2012, il y a des gaufres maison proposées par l'excellent Simon Bakhouche, des poèmes de Walt Whitman qui font frissonner Judith Davis ou encore la dyslexie physique que peut engendrer le fait de travailler à Pôle emploi (hilarante Claire Dumas). Sans parler des réunions stressantes d'un mari hyperproductif... Courez-y, on en rigole encore !

La Légende de Bornéo, au Théâtre de l'Atelier, à Paris. À 19 heures (durée 1 h 20). Jusqu'au 4 mai 2019. Réservations : 01 46 06 49 24 ou [sur ce site](#).

Les choix du « Point »

◆ Théâtre

« **Saint-Félix** ». Un petit village, ses vaches, ses habitants... Peu de dramaturges ont fait de la campagne française l'objet de leurs pièces. Elise Chatauret l'accomplit avec humour et tendresse, et porte haut et fort le renouveau du théâtre documentaire. Jusqu'au 14 avril, Théâtre de la Tempête, Cartoucherie de Vincennes.

« **La légende de Bornéo** ». La folie des employés de Pôle emploi, un manager au bord de la crise de nerfs... Le collectif L'Avantage du doute nous offre une plongée délirante dans les affres du monde de l'entreprise. On en rit encore! Jusqu'au 4 mai, Théâtre de l'Atelier, Paris.

◆ Cinéma

« **Les oiseaux de passage** », long-métrage colombien, réinvente le film de gangsters. La préhistoire et l'âge d'or du narcotrafic, la « *bonanza marimbera* ». Captivant.

« **Compañeros** », d'Alvaro Brechner (photo). Une plongée dans la « nuit de douze ans »



qu'ont vécue les opposants à la dictature en Uruguay dans les années 1970. Vertigineux.

◆ Exposition

« **Quand Fellini rêvait de Picasso** ». Choc des titans pour explorer les résonances entre les œuvres de ces deux génies. Jusqu'au 28 juillet, Cinéma-thèque de Paris.

« **Océanie** ». Pirogues, figures de proue, coiffes, statues, vidéos, poésie... On navigue en mer de beauté. Jusqu'au 7 juillet, musée du Quai Branly-Jacques-Chirac, Paris.

◆ Musique

Marvin Gaye. Quelques jours avant le 45^e anniversaire de sa mort ressort un album posthume du plus grand sex symbol de la soul, avec quinze morceaux inédits. Emouvant. « You're The Man » (Universal) ■

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

TT

John

Drame

Wajdi Mouawad

1h | Mise en scène

Stanislas Nordey.

Jusqu'au 19 avril,

Manufacture

des ceillets,

Ivry-sur-Seine (94).

Tél. : 01 43 90 11 11.

Et du 4 au

8 février 2020,

Vandœuvre-lès-

Nancy...

TT

La Légende**de Bornéo**

Comédie

Collectif**L'Avantage****du doute**

1h15 | Mise en

scène collective.

Jusqu'au 4 mai,

Théâtre de l'Atelier,

Paris 18^e.

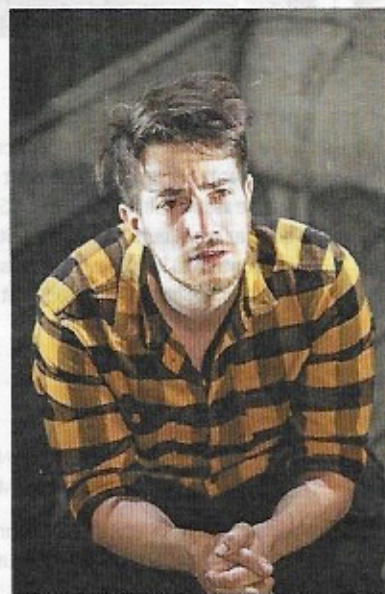
Tél. : 01 46 06 49 24.

Ça pourrait être la chambre de Van Gogh, mais redessinée en noir et blanc par Bernard Buffet. Deux artistes qui se sont suicidés... Tel est le décor d'une terrible simplicité qu'a imaginé Emmanuel Clolus pour *John*, un des premiers textes de l'auteur-metteur en scène libano-canadien – actuel patron du Théâtre de la Colline – Wajdi Mouawad (1997). Damien Gabriac l'interprète dans le désespoir et la rage avec insultes et violents jurons aux accents québécois. Après un chagrin d'amour – son frère lui a volé sa petite amie –, ne supportant plus la solitude et l'indifférence de sa famille, le jeune John a décidé de mettre fin à ses jours. Mais il veut s'expliquer une dernière fois. Tenter de se faire comprendre enfin. A défaut de s'être jamais fait aimer par cette mère qui a « une brique à la place du cœur ». Assis face caméra, il s'enregistre une première, puis une deuxième fois. Il cherche ses mots. Mais peu importe. Il se pendra tout à l'heure. Rien ne l'arrêtera. Alors il gueule, dans l'urgence ultime, cette absolue détresse au quotidien qui le tue. Il accuse ses proches de l'avoir abandonné. Il crie, pleure, étouffe. Il souffre. La mort comme un repos? Comme la paix retrouvée? L'absence de douleur? John va se tuer. Et finalement arracher la bande qui l'a enregistré. Pas de traces de sa trop banale tragédie.

C'est parce qu'il existe de nombreux suicides d'adolescents – pre-

mière cause de mortalité chez les jeunes de 13 à 17 ans – que Wajdi Mouawad a composé ce hurlement d'angoisse et de mal-être. Le dispositif scénique imaginé par Stanislas Nordey est suffisamment léger pour que le spectacle qui glace le sang puisse tourner aisément dans les lieux les plus divers et permettre des rencontres, des débats, des discussions auprès des jeunes, confrontés trop souvent à l'envie de mort. Et le théâtre ici remplit magnifiquement son rôle. Alerter par le jeu, le verbe, la charge poétique, tragique du mot, l'art enfin, sur des drames qui nous concernent. Dire et représenter la vie dans toutes ses fureurs, et permettre d'y penser, de les dépasser parfois. De s'en consoler souvent.

Telle est aussi, dans un style plus comique et distancié, savoureux et caustique, la démarche du collectif *L'Avantage du doute*. Dans *La Légende de Bornéo*, le quintet de comédiens s'attaque ni plus ni moins aux contradictions et souffrances ordinaires du monde du travail dans nos sociétés libérales avancées d'aujourd'hui. Après lectures, entretiens, enquêtes, ils ont concocté avec un humour ravageur ce théâtre documentaire jamais pesant ni didactique; forgé à hauteur d'individus, d'hommes et de femmes simplement au boulot, dont on traverse les expériences tout ensemble ravageuses et banales. Et tout ici est diaboliquement mis en scène autour de pauvres décors et accessoires, pour nous raconter, entre rire et consternation le travail tel qu'il nous enchante ou nous agresse, nous lamine. Depuis le senior devenu homme à tout faire qui accueille le public sans qu'on sache s'il est ouvrier ou acteur jusqu'au couple qui finit par mener sa vie comme une sinistre entreprise. Les cinq comédiens auteurs metteurs en scène admirablement rodés mais toujours légers, inventifs, balancent leurs répliques grinçantes et meurtrières avec une grâce joueuse. Et le monde du travail est épinglé comme rarement. On le regardera, le vivra, peut-être, autrement ●



John (Damien Gabriac) va en finir avec la vie. Mais pas avant d'avoir balancé tout ce qu'il a sur le cœur.

Théâtre

mentait plus? repose sur un fait réel): ces hommes de théâtre avaient l'habitude de se retrouver pour des déjeuners durant lesquels le vin coulait à flots et les vacheries volaient haut. Mais en ce mois d'octobre 1901, leur amitié résistera-t-elle à l'ambition, à l'argent, voire au mensonge? Malgré une certaine difficulté à entrer dans le spectacle, on se laisse séduire par l'érudition du propos et la savoureuse évocation d'une époque où l'humour avait de l'esprit. - **M.B.**

Je suis Fassbinder

De Falk Richter, mise en scène de Falk Richter et Stanislas Nordey. Durée: 1h55. Jusqu'au 28 avr., 20h30 (du mar. au sam.), 15h (dim.), Théâtre du Rond-Point, 2 bis, av. Franklin-Roosevelt, 8^e, 01 44 95 98 21. (14-40€).

On est saisi par l'audace du duo Nordéy-Richter à témoigner du chaos européen actuel, à le décrypter tout en l'incarnant à travers des joutes d'acteurs spectaculaires. Autour de *L'Allemagne en automne* (1978), du cinéaste et dramaturge Rainer Werner Fassbinder (1945-1982), et des agressions sexuelles de femmes à Cologne le soir du réveillon 2015, ils ont ensemble construit une réflexion diablement tonique sur les risques droitières comme sur les ravages intimes qu'encourent les démocraties en proie au terrorisme ou à l'afflux massif d'étrangers. La provocation règne. Et l'insolence et le ludisme. Enfin un théâtre qui se fonde sur l'aujourd'hui et incite à le regarder mieux. Ils sont rares, les artistes français à avoir pareilles ambitions. Et tant mieux s'ils agacent parfois. Au moins ils rendent plus intelligent. - **F.P.**

Le Jour où j'ai appris que j'étais juif!

De Jean-François Derec, mise en scène de Georges Lavaudant. Durée: 1h15. 21h (du mer. au sam.), 15h (dim.), Théâtre Montparnasse, Petit Montparnasse, 31, rue de la Gaité, 14^e, 01 43 22 77 74. (10-34€).

Jean-François a 10 ans, Christine, 11. Un jour dans sa chambre, elle lui dit: «*Je te montre mes seins si tu me le fais voir.*» Voir quoi? Même s'il a une petite idée. Devant son refus, sa copine lui assène: «*Je sais pourquoi tu veux pas me le montrer, parce que tu es juif et qu'il est coupé en deux.*» Il part alors en courant et ne verra

jamais la poitrine de Christine. Lui, juif? Bien sûr que non. Derec, cela sonne plutôt breton, non? Au fil de ce récit aux allures de parcours initiatique, il exhume peu à peu ce passé que des parents décidés à devenir «*plus Grenoblois que les Grenoblois*» lui ont tu. Avec ce texte à la fois drôle et sensible, on découvre un comédien subtil, élégamment mis en scène par Georges Lavaudant. Sans jamais chercher l'effet facile, Jean-François Derec fait rire et émeut, une heure durant. Du grand art. - **M.B.**

La Légende de Bornéo

Du Collectif L'Avantage du doute, mise en scène des auteurs.

Durée: 1h30. 19h (mar., sam.), 17h (dim.), Théâtre de l'Atelier, 1, place Charles-Dullin, 18^e, 01 46 06 49 24. (15-35€).

Au milieu de décors de rien et de pauvres accessoires, ils témoignent avec une insolence folle des grands et misères (surtout) d'un monde du travail aujourd'hui à la dérive et qui se pose question. Les doutes qu'on y traverse, les crises qu'on y vit, les conséquences dans le couple, la famille, l'existence... Le collectif L'Avantage du Doute, un quintette d'acteurs affranchis et audacieux, mène d'abord un sacré boulot d'enquêtes autour du thème qu'il a choisi de mettre en scène. Et puis, il invente, scénographie. Voir ainsi désoesées en vives et ironiques saynètes, décryptées selon une vérité toute théâtrale, nos occupations salariales, procure belle et intelligente jubilation. - **F.P.**

Localement agité

D'Arnaud Bédouet, mise en scène d'Hervé Loicic. Durée: 1h30. 21h (du mer. au ven.), 15h (dim.), Théâtre de Paris, 15, rue Blanche, 9^e, 01 42 80 01 81. (33-43€).

Dans la maison familiale au bord de l'Océan, une

disparite fratricide doit jeter à la mer les cendres d'un père omnipotent et longtemps admiré. Mais voilà que surgit un douloureux secret de famille, qui va mettre à mal l'image paternelle et les diviser. La banalité du sujet, plutôt éculé, la médiocrité de l'écriture n'autorisent guère une mise en scène virtuose. Seuls les comédiens sauvent le spectacle. Parmi eux, Thierry Frémont, Anne Loiret, Nicolas Vaude, sont particulièrement épatants. Ils donnent de la chair, de la détresse et un humour acidulé à cette comédie familiale énermée. - **F.P.**

La Machine de Turing

De Benoît Solès, mise en scène de Tristan Petitgirard. Durée: 1h25. 21h (du mar. au sam.), 16h (dim.), Théâtre Michel, 38, rue des Mathurins, 8^e, 01 42 65 35 02. (30-44€).

C'est fou ce que le théâtre nous apprend de pans méconnus de l'histoire. Qui connaît Alan Turing? Qui sait ce que mathématicien anglais, bègue, homosexuel, livré à la vindicte après la Seconde Guerre mondiale, avait inventé une machine capable de décoder les messages cryptés des Allemands? Cette machine aurait pu donner au conflit un tour totalement autre si les autorités d'alors en avaient fait bon usage. Mais l'histoire est ainsi faite qu'elle se nourrit d'oublis et d'injustices. C'est pour réparer ses manquement que Benoît Solès a écrit ce spectacle percutant, qu'il interprète avec son partenaire de jeu sur une scène où l'écran vidéo s'orne de milliers de chiffres, comme autant de rhizomes qui gagnent du terrain tout en n'allant nulle part. C'est plutôt réussi, si l'on excepte le parti pris du comédien, trop collé au souci de faire vrai et qui donc bafouille et bégaye. Ce qui sonne, c'est vrai, réaliste, mais ne s'imposait pas à ce point.

Michael Kohlhaas, l'homme révolté

De Heinrich von Kleist, mise en scène de G. Ponté. Durée: 1h10. 19h45 (mer.), Essaiion, 6, rue Pierre-au-Lard, 4^e, 01 42 78 46 42. (15-20€).

La nouvelle de Kleist file au galop avec une clarté, une intelligence exceptionnelles. Michael Kohlhaas, un honnête éleveur-marchand de chevaux, est heureux avec son métier et sa famille. Un jour qu'il se rend à la foire, il est arrêté par le seigneur de la région, qui a installé un péage sur ses propres terres et lui taxe ses deux plus beaux poulains. Dès lors, Kohlhaas se heurte à l'absence de justice, celle du noble, du prince et de l'empereur. Pour recouvrer ses droits, il conduit une révolte de paysans dévastatrice, qui sème la terreur. Gilbert Ponté, acteur-comteur, nous embarque dans ce récit plein d'humanité et de fougue. Il devient cheval par la puissance de son corps et de sa parole. Il galope, trotte, hennit. Il est magnifique. La nouvelle s'inscrit dans le contexte de la fronde des paysans allemands, au XVIII^e siècle. On peut aussi entendre des échos plus actuels. - **S.B.-G.**

Le Misanthrope

De Molière, mise en scène de Peter Stein. Durée: 1h30. 20h (du mar. au sam.), 16h (sam., dim.), Le Comédia, 4, bd de Strasbourg, 10^e, 01 42 38 97 14. (22-69€).

L'homme en costume noir qui s'avance sur une scène aveugle, emprisonnée entre une paroi de bois et les rangées des spectateurs, cet homme intègre, intransigent, qui croit à l'honnêteté et à la loyauté, claquera deux heures plus tard la porte sur l'amour, l'amitié, la société, le monde. Lambert Wilson, enfant les habits du *Misanthrope*, livre sur le plateau une bataille convulsive contre un destin écrit d'avance. Il met sa rage et son humour dans un spectacle

crépusculaire, signé par Peter Stein, lequel semble, à mesure que se déploie la pièce de Molière, faire taire un à un les tapages que susciterait une mise en scène intertempiste. Place aux mots seuls, donc, et à leurs interprètes. Cette représentation où le désir du metteur en scène reflue de seconde en seconde jusqu'à finalement gagner, lui aussi, ce désert où se précipite Alceste, déjoue toutes les attentes. D'où l'intérêt d'aller la découvrir.

La Mort (d')Agrippine

De Cyrano de Bergerac, mise en scène de Daniel Mesguich.

Durée: 1h40. Jusqu'au 20 avr., 20h45 (du mar. au sam.), Théâtre Déjazet, 41, bd du Temple, 3^e, 01 48 87 52 55. (27-42€).

Bien malin qui oserait résumer d'une phrase cette tragédie écrite au XVII^e par Hercule Savinien de Cyrano de Bergerac (1619-1655), dont les cinq actes s'enchaînent sans temps mort sur fond de mensonges éhontés, ce qui se dit lors d'une scène étant démenti dès la scène suivante. La pièce, qui a pour ligne directrice le désir de vengeance d'une femme (Agrippine), déploie dans ses grandes largeurs le concept de manipulation. Daniel Mesguich, main de fer dans un gant de velours, évacue du plateau tout décor, toute morale, tout affect. Ne se proposent donc à nos regards que les corps des acteurs pris dans de fulgurants faisceaux de lumière qui éclairent des costumes gothiques, tandis qu'une musique anxieuse résonne par à-coups. Spectacle dynamique, musclé, assez cocasse aussi, et qui plonge, jusqu'au vertige, dans la duplicité humaine. Au point de dérouter le public, qui, face au flux d'alexandrins, y perd un peu de son latin.

Onéguine

D'Alexandre Pouchkine, adaptation et mise en scène de Jean Bellorini. Durée: 2h. Jusqu'au 20 avr., 20h30 (lun., du jeu. au sam.), 16h (dim.), Théâtre Gérard-Philipe, 93 Saint-Denis, 01 48 13 70 00. (6-23€).

Des flux de vers se glissent au creux de nos oreilles (le public est équipé de casques). L'espace est bifrontal. Au centre, dans la pénombre, cinq acteurs, un piano, des tables, des bougies. Et un minuscule micro que les comédiens se passent, relayant à tour de rôle les octosyllabes de Pouchkine. Jean Bellorini

Derniers jours

Le Cercle de Whitechapel

De Julien Lefebvre, mise en scène de Jean-Laurent Silvi. Durée: 1h45. Jusqu'au 11 avr., 20h30 (jeu.), Théâtre André-Malraux, place des Arts, 92 Rueil-Malmaison, 01 47 32 24 42. (25€).

Dans ma chambre

D'après Guillaume Dustan, adaptation et mise en scène d'Hugues Jourdain. Durée: 1h05. Jusqu'au 14 avr., 19h (ven.), 16h (dim.), La Flèche, 77, rue de Charonne, 11^e, 01 40 09 70 40. (10-16€).

Le Fils

De Marine Bachelot Nguyen, mise en scène de David Gauchard. Durée: 1h20. Jusqu'au 14 avr., 18h30 (du mer. au dim.), Théâtre du Rond-Point, 2 bis, av. Franklin-Roosevelt, 8^e, 01 44 95 98 21. (14-33€).

Le Sourire au pied de l'échelle

De Henry Miller, mise en scène de Bénédicte Nécaille. Durée: 1h10. Jusqu'au 14 avr., 19h (du mer. au sam.), 16h (dim.), Lucernaire, 53, rue Notre-Dame-des-Champs, 6^e, 01 45 44 57 34. (10-28€).

La chronique de Fabienne Pascaud

“La Légende de Bornéo”, une pièce qui épingle le monde du travail

-  [Fabienne Pascaud](#) Publié le 22/04/2019.

Au Théâtre de l'Atelier, Collectif L'Avantage du s'attaque aux souffrances ordinaires de nos sociétés - libérales.

La démarche du collectif L'Avantage du doute s'inscrit dans un style plus comique et distancié, savoureux et caustique. Dans *La Légende de Bornéo*, le quintet de comédiens s'attaque ni plus ni moins aux contradictions et souffrances ordinaires du monde du travail dans nos sociétés libérales avancées d'aujourd'hui. Après lectures, entretiens, enquêtes, ils ont concocté avec un humour ravageur ce théâtre documentaire jamais pesant ni didactique ; forgé à hauteur d'individus, d'hommes et de femmes simplement au boulot, dont on traverse les expériences tout ensemble ravageuses et banales.



Simon Bakhouche dans *La Légende de Bornéo*.

© PIERRE GROSBOIS 2012 / JERRYCOM

Et tout ici est diaboliquement mis en scène autour de pauvres décors et accessoires, pour nous raconter, entre rire et consternation le travail tel qu'il nous enchante ou nous agresse, nous lamine. Depuis le senior devenu homme à tout faire qui accueille le public sans qu'on sache s'il est ouvrier ou acteur jusqu'au couple qui finit par mener sa vie comme une sinistre entreprise. Les cinq comédiens auteurs metteurs en scène admirablement rodés mais toujours légers, inventifs, balancent leurs répliques grinçantes et meurtrières avec une grâce joueuse. Et le monde du travail est épinglé comme rarement. On le regardera, le vivra, peut-être, autrement.

les Inrockuptibles



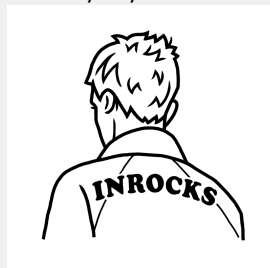
Judith Davis dans "Tout ce qu'il nous reste de la Révolution", UFO Distribution

CINÉMA

Entretien très politique avec Judith Davis, réalisatrice de "Tout ce qu'il me reste de la Révolution"

24/03/19 14h57

PAR



Bruno Deruisseau

Son film "Tout ce qu'il me reste de la Révolution" est le succès surprise de cet hiver. Judith Davis y mêle ses convictions politiques avec une délicate comédie de la famille. Cette colère contre le monde contemporain, la comédienne et réalisatrice la met également en scène en ce moment au théâtre avec le collectif L'Avantage du doute. Rencontre avec une artiste qui croit dans les liens entre art et politique. A une époque où le théâtre et le cinéma engagés semblent anachroniques, Judith Davis se bat pour un art profondément politique. Le succès inattendu de son premier film, *Tout ce qu'il me reste de la Révolution*, démontre qu'une oeuvre militante peut réunir à la fois le public français (le film a fait près de 100 000 entrées) et la critique (il a bénéficié du soutien d'une large partie de la presse, des *Inrocks* aux *Cahiers du Cinéma* en passant par *Libération* et *Le Monde*, tout en déplaisant fortement au *Figaro*). Elle y incarne une jeune femme - qui est en fait son double de fiction - qui ne sait pas que faire de l'héritage politique de Mai 68. Elle s'insurge contre la marchandisation généralisée et tente de replacer au centre du débat l'épanouissement collectif. Mêlant avec talent les mécanismes d'une pure comédie avec ceux d'un film politique, *Tout ce qu'il me reste de la Révolution* creuse un sillon singulier dans le paysage cinématographique français, celui d'un film au premier abord charmant mais qui bouillonne d'une immense colère et d'un désir de changement.

A 37 ans, la jeune réalisatrice pose la nécessité d'un cinéma et d'un théâtre traversés par les enjeux contemporains du rapport au travail, à l'écologie et à la technologie. Alors que son film est encore à l'affiche, elle rejoue actuellement le second spectacle de son collectif L'Avantage du doute, intitulée *La Légende de Bornéo*, au théâtre de L'Atelier et ce jusqu'au 4 mai.

Pourquoi as-tu placé la colère au centre de ta démarche artistique?

Judith Davis - Il y a plusieurs choses. Le pacte de base de notre travail au théâtre est de trouver une continuité entre notre identité comme personne et nos personnages sur le plateau. Nous partons de tour de table réel. Me concernant, je ressens une forte indignation, qui date de mon enfance. A l'image de mon double de fiction, je cherche depuis très jeune un point de rencontre entre la théorie politique et sa pratique concrète. J'ai aussi une volonté d'inscription de mon destin singulier dans notre société. Est-ce ma personnalité qui fait que j'ai choisi l'art pour exprimer ces prises de position politique ou est-ce l'époque qui rend le positionnement politique plus

difficile à occuper dans le strict champ du militantisme, je ne sais pas. Il se trouve que mon envie de créer est liée à un besoin d'engagement, c'est indissociable. Pour moi, le fait d'avoir accompagné le film dans une cinquantaine d'avant-premières en amont et après la sortie et de compléter la projection avec des débats est essentiel. C'est pour susciter ces rencontres et ces débats d'idées que je fais ça. C'est aussi pour cette raison que je suis attachée au collectif *L'Avantage du doute*. Je ne voulais pas être actrice, je voulais faire parti d'un collectif de théâtre, participer à un projet commun. De la même manière, je voulais faire un film sur les sujets qui me tiennent à coeur avant de vouloir "faire du cinéma".

Mais qu'est-ce qui t'indigne plus particulièrement?

Ce monde me rend dingue. J'essaie de faire quelque chose de cette colère, de déjà ne pas la laisser m'envahir et me désespérer. Je l'accentue dans un espace de fiction pour créer de l'absurde, du trop, du burlesque et du sens. Il y a plusieurs choses qui m'indignent. En premier lieu, il y a la nécessité de rentabilité qui a tout contaminé, de notre langage à notre manière d'aimer en passant par notre rapport à notre propre corps. Il y a également le rapport à l'écologie, à la technologie, à la vieillesse et au travail qui fait peser sur les épaules des individus des responsabilités qui nous poussent progressivement vers une dépression globale.

Encore plus que dans ton film, le sujet de *La Légende de Bornéo* est le travail.

Oui. Bien qu'il y ait une continuité entre le film et le spectacle dans le sens où il s'agit de voir comment on s'y prend à plusieurs et que fait-on de notre héritage politique, ce spectacle est véritablement centré sur l'aliénation au travail. Après notre premier spectacle, *Tout ce qu'il reste de la Révolution, c'est Simon*, dont le film est une sorte d'adaptation, nous avons pris le temps de faire un travail de recherche pour analyser ce qu'il nous arrivait à tous, pour mettre pause sur la folie ambiante. Avec Claire Dumas, Mélanie Bestel, Nadir Legrand et Simon Bakhouché, on a regardé l'état dans lequel était les gens autour de nous, nous y compris. On a observé que la culture était devenue complètement contaminée par la rentabilité. Ce critère est devenu le seul qu'il faut remplir, les mots du management ont commencé à arriver dans des stages post-it sur "comment vendre son spectacle". C'est lié aussi à la génération de nos parents qui sont obligés de bosser jusque très tard pour avoir une retraite correcte. Les changements de notre société sont palpables à travers le prisme du rapport au travail.

En quoi consistait ce travail de recherches?

Nous sommes partis de témoignages. Nous voulions montrer comment le système fabrique de l'autodestruction, sans tomber dans le manichéisme entre les gentils et les méchants, qui est une vision du monde qui date justement de l'héritage politique de nos parents, d'une époque où le monde était divisé en deux. Aujourd'hui ça a complètement changé. Parce qu'à part une poignée de super-actionnaires qui ont tout à gagner de la situation actuelle, on est une grande majorité à être perdant, même si on en a pas conscience. Je reviens à la question de la colère. Elle peut être consciente chez des gens, comme mon personnage, qui ont la culture d'exprimer cette colère, de savoir dire "On nous prend vraiment pour des débiles", soit inconsciente chez ceux qui ont l'impression de bien faire en appliquant le tout évaluations, les *process* et le langage du management. Mais ils ne sont pas moins en colère. Comme ils ne l'expriment pas, elle se retourne contre eux et cela crée une servitude volontaire d'implosion, de la dépression, des *burn-out* et de la souffrance au travail. C'est aussi de la colère pure. Il n'y a aucune raison de ne pas être en colère dans un monde aussi déshumanisé, aussi cynique, avec autant d'interfaces et d'outils technologiques qu'on croit maîtriser mais qui en fait nous maîtrisent. On est tout le temps face à des dilemmes de fou. Ces dilemmes devraient être pris en charge par la communauté et non plus reposer sur les seules épaules des individus.

Tu penses à quoi?

Au rapport à l'écologie par exemple. On se demande si on ne devrait pas acheter une voiture électrique par rapport aux émissions de CO2, on se demande si on doit acheter tel ou tel produit moins polluant, avec moins d'emballage, si on trie correctement nos déchets. C'est pas possible d'avoir envie de pleurer dans sa cuisine en réfléchissant à si oui ou non, on peut mettre notre pot de yaourt pas lavé dans le tri. Parce que du coup si on le met pas lavé ça va puer et c'est mauvais pour le tri, mais du coup si on le lave, on gaspille de l'eau. Bref, on doit se poser des questions toutes les dix minutes. Il y a de quoi péter un câble. Ces dilemmes-là ne devraient pas reposer sur les épaules des individus mais être plus pris en charge par les pouvoirs publics. Il en va de même pour le rapport aux écrans. On avait fait un spectacle jeune public sur le sujet, qui s'appelait *La Caverne* en référence à Platon. J'essaie de me protéger de la servitude que génère la technologie. Lorsque le film est sorti, j'ai été obligée de communiquer via les réseaux sociaux. Mais je sentais que ma capacité de concentration était dissipée par cette technologie. Je n'avais pas envie d'être dans

le métro et de sortir mon téléphone. Et pourtant je l'ai fait. Ça me rend malheureuse et je ne suis pas la seule. J'ai le sentiment qu'il y a une forme de dépression diffuse dans la société. D'où l'importance de maintenir une joie commune, de se protéger. C'est aussi pour ça que mon film est une comédie, qui nous mène progressivement vers des pétages de plombs qui sont le coeur du problème.

C'est une comédie mais qui a la particularité de ne pas produire de la réconciliation.

Oui c'est vrai. C'est un éloge de la joie mais pas une réconciliation, car elle est impossible aujourd'hui. Je pense qu'il faut rire ensemble de ce qu'il nous arrive, ça nous fédère. Quand j'écris, j'utilise presque des structures de vaudeville. Je cache des rimes. J'utilise les rouages techniques du burlesque pour parler de sujets très graves. Je crois beaucoup dans ce mélange-là car il nous permet d'aller ensemble vers une remise en question de notre société.

Revenons à l'exemple du yaourt, il pose la question de la conviction. On ne sait plus quelle attitude adopter aujourd'hui puisqu'on a le sentiment qu'il existe un contre-argument à chaque prise de position. Comment dépasser ce postulat ?

Dans le film, il y a une scène où les personnages essaient de trouver ensemble quelque chose dont ils sont sûrs, autrement dit une conviction inébranlable sur le monde contemporain. Et c'est dur en effet. L'un des personnages dit qu'à chaque fois qu'elle a une conviction, elle a immédiatement en tête l'argument inverse. Mais je pense qu'au-delà de cette folie du doute, il y a des choses dont on peut être sûrs, justement indépendamment de la manière dont notre proposition va être évaluée. Tout cela vient du fait qu'on a asséché la pensée de tous les critères qui peuvent juger l'activité humaine autres que ceux qui se rattachent à la rentabilité. Bien sûr qu'après, dans nos pratiques, on est complètement muselé. Mais ça nous empêche pas d'avoir des convictions. Par exemple, je sais qu'un pays n'est pas une entreprise. Sans passer pour un idéaliste de 14 ans, on est en droit d'exiger que la société ne soit pas dictée par un principe de rentabilité mais par les bienfaits du vivre ensemble. Si on ne fait pas ça, on ne pourra plus jamais parler de transport, d'éducation, de santé et de culture. Il en va de la santé de l'humanité. On coupe les services publics alors qu'il y a des millions qui sont dépensés pour des logos, des conseils et des concepts de merde. On a pas besoin d'être politisé pour sentir que ce n'est pas normal. C'est urgent de s'indigner contre la façon dont la société est pensée aujourd'hui. Je ne m'arrêterais jamais de me battre pour ça.

Est-ce que tu te sens proche d'un courant politique?

C'est compliqué pour moi. Je me sens proche des valeurs de gauche mais je n'arrive pas à cautionner un candidat ou un parti plutôt qu'un autre. J'ai fait un plateau télé il y a quelques temps et j'étais assise à côté d'un représentant des gilets jaunes qui déclarait lancer un mouvement appelé le MAC, le mouvement alternatif citoyen, en disant que jusque-là ils n'étaient pas politique et qu'à présent ils le devenaient. Je trouve ça faux. C'est l'inverse. Le fait de reprendre la parole dans un mouvement horizontal, dans la rue et d'interroger la représentativité en démocratie, ça c'est politique. Je crois plus dans les mouvements associatifs en fait. Pour moi aujourd'hui, s'il n'y a plus de mouvements associatifs, il n'y a clairement plus de démocratie.

Tu as une formation de philosophe, est-ce que certains textes t'aident aussi dans ton processus créatif?

Il y a le livre de Walt Whitman dont le parle dans le spectacle. On a aussi lu des psychologie et sociologie du travail. Je pense aussi à Annie Lebrun ou à Gunther Anders et son livre *L'obsolescence de l'homme*. Il avait tout anticipé, l'arrivée de la télévision, le rapport à plus petit que soit, le rapport à la machine, le paradigme du monde livré à domicile. Mais c'est vraiment les entretiens avec des salariés qui sont la matériau de base de notre travail. Ce qu'il y avait de fou entre le premier et le second spectacle, c'est qu'autant les témoignages qu'on avait eu sur Mai 68 produisaient des récits très singuliers, autant les témoignages sur le travail se ressemblaient tous. Ils étaient complètement désincarnés. Cela montre que notre imaginaire, notre rapport au mot s'est appauvri. Le langage, qui est aussi un des sujets de mon film et de nos spectacles, est contaminé, attaqué par notre modernité.

On sait à quel point il est difficile de monter un premier film, a fortiori un film militant comme le tien. Quelles difficultés as-tu rencontré?

Le film n'a pas été financé par de l'argent publique parce qu'il ne rentrait dans une case. Ce n'est ni une pure comédie, ni un drame. C'est sans doute pour ça qu'il a été refusé dans tous les grands festivals avant d'être sélectionné à Angoulême où il a reçu le Prix du Jury. Heureusement, mes producteurs Marine Arrighi d'Apsara Film et Patrick Sobelman d'Agat Film ont continué à y croire. On l'a financé grâce à l'argent privé, le mien, du crédit d'impôt et le distributeur UFO.

Est-ce que tu te sens proche d'autres metteurs en scène ou réalisateurs ? Je pense notamment à Tiago Rodrigues qui fait un théâtre assez proche de celui de l'Avantage du doute.

Je connais très bien Tiago. On s'est rencontré au moment du stage avec le TG Stan et on a travaillé ensemble plusieurs fois par la suite. On partage une certaine vision de l'acteur comme responsable de ce qu'il joue au plateau et pas comme simple outil du metteur en scène. Au cinéma, j'ai moins de référence comme je suis autodidacte. Il y a *A bout de course* de Sydney Lumet que j'adore et auquel je pense souvent dans sa manière de lier l'intime avec le politique et ce dans une économie de situation qui me bouleverse. J'aime aussi beaucoup *Palombella Rossa* pour sa liberté formelle et les comédies de la famille de Woody Allen. Sempé m'inspire aussi beaucoup, pour les rapports d'échelle entre individu et société qu'il arrive à représenter dans ses dessins.

La différence entre ta mise en scène au cinéma et ce qu'on voit dans les spectacles de L'Avantage du doute est qu'il y a une croyance totale dans le pacte narratif du cinéma alors qu'au théâtre, on est dans une représentation qui démonte sans cesse ses artifices.

Oui, au théâtre, on assume l'écriture en montage, pour que les coutures soient apparentes et que la place du spectateur soit pensée comme celle d'un partenaire permanent. Au cinéma, je n'avais pas envie de ça. Après le résultat est le même, il s'agit de mettre en scène une colère politique qui a une répercussion sur le plan intime et redevient politique ensuite.

Pourquoi signer le film de ton nom et pas de celui de collectif?

Le film est mon projet du début à la fin. La question ne s'est pas posée. Par contre, j'ai écrit sur mesure pour mes camarades du collectif. C'est un film de troupe puisqu'il est pensé pour le collectif *L'Avantage du doute* mais c'est mon projet. Cela implique que chaque comédien joue le film, à une idée de la finalité du projet, personne ne joue que sa partition. Même dans le cinéma qui est un art qui s'organise de manière très hiérarchisée, très verticale, je voulais retrouver cette pratique du collectif. Après c'est l'endroit où j'avais envie de m'exprimer en mon nom, alors que le théâtre est pour moi le lieu de l'assemblée. J'ai envie de poursuivre cette double pratique et de refaire des films.

Dans sa critique de *Libération* Luc Chessel fait de ton film un antidote au cinéma de scénario, celui qui donne des réponses à chacun de ses enjeux.

L'absence de conclusion était-elle une volonté à la base du projet?

Pour moi, ce n'est pas dans la salle que se trouve la réponse mais dans le réel. Le film est un déclencheur. Je veux lutter contre cette logique du message délivré à la fin de

la projection. Cela ne produit aucune remise en question, aucun inconfort chez le spectateur. Et pourtant les gens sont tellement en attente d'une solution. A la fin du film, ils y en avaient presque qui me disaient "Mais dites-moi que faire!". Je partage mes questions mais j'essaie d'échapper à la logique du message. Le centre de mon travail tourne autour de la métaphore d'Yves Clos, un sociologue du travail. Il constate que la violence au travail s'immisce à partir du moment où notre rapport à nous-même est dégradé. Dans notre société, on se réalise à travers notre travail, on met de l'intime dans ce qu'on fait. c'est pour ça qu'on accepte d'être évalué, parce que *in fine*, on a besoin d'être reconnu d'une manière ou d'une autre. C'est très pervers. Quand un maçon construit son mur, il a beau avoir un patron qui lui dit que son mur n'est pas droit, lui, il y a son fil à plomb qui lui dit si son mur est droit ou pas. Il sait où il est de son rapport à son activité et donc à sa dignité. Dans les filières très tertiaisées dans lesquels on évolue aujourd'hui, on n'a plus de façon tangible d'évaluer notre travail autre que l'évaluation en terme marketing de notre activité. La seule façon de lutter contre cette perversité est de retrouver du collectif et de vivre ensemble.

Propos recueillis par Bruno Deruisseau

TRANSFUGE

L'avantage du doute ou le silence des singes

La Légende de Bornéo, merveilleuse pièce du collectif L'Avantage du doute, est à voir au théâtre de l'Atelier jusqu'au 4 mai.

Par Oriane Jeancourt Galignani
le Lundi 08 Avril 2019



Connaissez-vous la légende qui court à Bornéo ? Les Orangs-Outangs savent parler, mais refusent de le faire ; ils craignent d'être mis au travail s'ils ouvrent la bouche. De cette blague, naît le nouveau spectacle du collectif l'Avantage du doute, *La Légende de Bornéo*. Vous avez déjà entendu parler de ce collectif dans les pages cinéma de *Transfuge*. L'une d'entre eux, Judith Davis vient de sortir son film, *Tout ce qu'il me reste de la révolution*. Le titre en était emprunté au spectacle qui depuis plusieurs années fait connaître ce jeune collectif sur les plateaux du théâtre français : *Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon*. C'est un beau titre pour un premier spectacle, parce que les auteurs y règlent leurs comptes avec le passé, sans tabula rasa : il reste Simon. C'est-à-dire Simon Bakhouche, très beau comédien, ancien clown, qui insuffle une force poétique et mélancolique au collectif. Le lieu duquel parle ce collectif est le nôtre : l'après, après soixante-huit, ce pays des années deux-mille où la révolution est un lointain souvenir d'autres possibilités d'existence. Alors ils partent d'ailleurs, de leurs langues, de leurs références pour décrire le monde d'aujourd'hui. Comme le dit Judith Davis dans cette *Légende de Bornéo*, avec provocation et humour : Shakespeare, c'est bien, mais ils ont envie d'autre chose.

L'Avantage du doute est constitué au cours d'une rencontre avec les TG-Stan, et partage avec les célèbres Belges une liberté de jeu totale, et une croyance, fondamentale, en une écriture de plateau que rien n'harnacherait. Dans ce spectacle, la question porte sur le travail. Faut-il, ou non, travailler ? Et, de manière plus centrale, comment le travail nous transforme-t-il ? Par le langage, le corps, la sexualité... Au gré de plusieurs scènes, de couple, de famille, à Pôle Emploi, le collectif se confronte à ces questions, et parle, parle. Mais s'il faut parler, contrairement aux Orangs-Outangs, ce sera aussi pour hurler, se confronter, faire naître une vie sur scène. Judith Davis, qui comme les quatre autres acteurs, garde son nom sur scène, excelle à cette démesure, dans un jeu franc, insistant, de corps et de cris, à la Pialat. Ainsi de cette confrontation, drôle oui, mais réflexive aussi, entre deux soeurs, l'une mariée, responsable marketing d'une agence de voyages, l'autre, comédienne, enchaînant les petits boulots pour survivre. Judith Davis et Mélanie Bestel, la volcanique et la retenue finissent par s'enlacer, après les cris, et les injures.

Ce spectacle sur le travail, ce n'est pas une petite affaire pour ces comédiens et auteurs d'une trentaine d'années qui ont choisi de quitter la société professionnelle rémunératrice et productive, pour monter un collectif de théâtre. Non pas que ce spectacle qui oscille entre surréalisme et vie contemporaine, relève de l'autofiction. Mais les cinq figures du collectif ont écrit à partir de leur vie, et sans doute de leurs proches.

Très beaux moments où les langages se heurtent, le leur, et celui des discours marketing, porté par Nadir Legrand : « gérer les conflits », « optimiser les groupes », il déploie au ce langage, et fait voir le bouleversement qu'il induit dans les rapports humains. Cet entrelacement du jeu, de l'écriture de plateau, et de la poésie fait de ce spectacle une très belle réussite. Giorgio Agamben est ensuite cité, sur la possibilité de l'expérience aujourd'hui. Si la pensée est belle, l'on regrettera qu'il faille ainsi convoquer un théoricien dans un spectacle aussi libre. Ceci dit, les acteurs récitent Agamben en dansant, et rien que pour cette si heureuse performance, tout leur est pardonné.

PRESSE WEB

Les trois coups mars

Regarts mars

Paris sur scène, mars

Pariscope 20 mars

Toute la culture, 24 mars

Snes 29 mars

Nonfiction 4 avril

Artistik Rezo 21 avril

Culture Tops, 2 mai

LES TROIS COUPS

LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT



« La Légende de Bornéo », du collectif L'Avantage du doute © Pierre Grosbois

On rit jaune

Le collectif [L'Avantage du doute](#) est à l'affiche du [Théâtre de l'Atelier](#) jusqu'en mai, avec la reprise de « La Légende de Bornéo ». Il lie l'intime et le politique en décortiquant le monde du travail sur le mode burlesque. Hélas, peu convaincant !

Adaptation de *la Légende de Bornéo*, un spectacle créé en 2012 au [Théâtre de la Bastille](#), le long métrage *Tout ce qu'il me reste de la révolution*, de la comédienne et metteuse en scène Judith Davis, fut le succès surprise de cet hiver. Dans cette comédie de la famille, convictions politiques et loufoqueries intimes se mêlent rageusement. Que faire de l'héritage politique de Mai 68 ? Comment lutter contre la perversité du système actuel pour mieux vivre ensemble ? Après ce premier film réussi, la jeune femme retrouve ses acolytes du collectif [L'Avantage du doute](#), pour reprendre sur les planches ce spectacle qui bouillonne de la même colère. Une colère dont on apprécie la mise à distance par le biais de l'humour car, ici, on rit jaune, sinon franchement. Aux côtés de ses camarades, Judith Davis continue de creuser le sillon de l'engagement citoyen. Tous croient dans les liens entre art et politique. Pour parler de ces sujets graves, les rouages techniques du burlesque sont utilisés de la même façon que dans le film, mais

la présence des comédiens change évidemment la donne. L'écriture de plateau tente de transmettre le propos différemment, l'esthétique de marquer les esprits.

Indignés

Tout commence par la prise de parole de l'aîné (Simon Bakhouche), qui se lève de la salle pour expliquer sa situation de vrai faux retraité. Transformé en ouvrier bénévole, il vend des gaufres dunkerquoises préparées par sa femme. Nous interpeler en douceur, voilà la tactique, car il ne s'agit pas de lancer le débat. Ouf ! Préférant pointer l'absurdité de la situation actuelle par des saillies drolatiques, le collectif a fait le choix d'une succession de saynètes où les personnages sont mis en situation de façon simple. Commencer par du concret, comme les retraites et la précarité, ça parle ! Pas de *pensum* indigeste, ni de théâtre à thèse, pour interroger notre rapport au travail : l'employée de Pôle Emploi aborde la violence au travail en « foutant le souk » sur scène ; un hilarant dîner de famille, qui finit en réunion d'entreprise, montre comment les méthodes de management s'immiscent de manière pernicieuse dans notre intimité.

Centré sur l'aliénation, le spectacle fustige le libéralisme, qui met à mal la valeur du travail, tandis que ces changements – palpables à travers notre rapport à nos activités professionnelles – gangrènent nos rapports sociaux, familiaux et amoureux. Le burn-out n'aboutit-il pas à une dépression généralisée ? « *La création théâtrale n'est pas une affaire de business plan* », s'insurge la sœur cadette, qui fait figure de marginale aux yeux de ses proches en choisissant finalement, après maints échecs professionnels, la voie du théâtre. Et ses paroles sonnent vraies dans la bouche de Judith Davis qui tente de replacer, de façon militante, l'art comme source d'épanouissement collectif.

Rien de bien révolutionnaire

Né dans la mouvance de la compagnie Tg STAN, L'Avantage du doute, dont deux membres travaillent également avec le collectif Les Possédés, applique sa philosophie jusqu'au processus de création, « *exercice concrètement démocratique qui illustre la prise de pouvoir d'acteurs-auteurs* » : comment le collectif peut-il redonner du sens à nos vies aliénées ? Rien de bien nouveau : dès les années 1970, avec le Théâtre du Soleil ou le Living Theatre à New York, pour ne

citer que les plus connues, les désirs de changement se traduisaient déjà par des créations collectives ancrées dans le réel et des happenings survoltés, parfois nés sur les pavés.

Sauf que L'Avantage du doute ne se prend pas au sérieux. Cette appellation exprime bien la posture : une célébration de « *la puissance politique et poétique du doute* » dotée d'un sens inné de la pirouette. Le texte est nourri de témoignages, notamment de salariés, et le propos subtilement émaillé d'un savant mélange de citations des philosophes [Walter Benjamin](#) ou [Giorgio Agamben](#). Un livre de [Walt Whitman](#) est brandi en étendard et un de ses poèmes est lu, mais sans avoir l'air d'y toucher.

Concrètement, cela revient à tout remettre en cause, sans cesse, à peser le pour et le contre, à défendre des convictions, tout en présentant les arguments inverses. Là encore, on pense à la dialectique brechtienne, bien antérieure aux libertaires. Mais, pour ne pas trop effrayer le public, nos artistes choisissent la légèreté, au risque de paraître superficiels. Or, sur la scène de l'Atelier, l'humour paraît poussif, là où il passe si bien à l'écran. Sur les planches, les situations semblent tirées d'un mauvais café-théâtre.

Certaines scènes interminables semblent effectivement des improvisations mal dirigées... qu'on digère mal du coup. Faussement spontanée, l'écriture manque de tenue. Surtout, l'aspect brouillon est renforcé par une technique d'acteurs, en apparence non maîtrisée. Les comédiens ne sont pas dans leur corps, ni dans leur voix. Être révolté, surmené ou bousculé ne signifie pas faire n'importe quoi sur scène. Certains passages frisent l'amateurisme.

On s'en étonne, vu le capital sympathie dont jouit le collectif auprès des publics, mais aussi des professionnels. Cela n'enlève rien à la sincérité de la démarche, mais on espère être davantage séduit par l'audace et l'aboutissement de la prochaine proposition. On leur donne le bénéfice... du doute. ¶

Léna Martinelli



RegArts

www.regarts.org

L'œuvre vit du regard qu'on lui porte (Pierre Soulages)

LA LÉGENDE DE BORNÉO

Théâtre de l'Atelier
Place Charles Dullin
75018 Paris
01 46 06 49 24

Jusqu'au samedi 4 mai 2019.
Du mardi au samedi à 19h et le dimanche à 17h.



Photo © : Pierre_Grosbois

La légende du titre dit que les orangs-outangs savent parler mais qu'ils ne le disent pas pour ne pas avoir à travailler.

Ici, donc, analyse (?) en même temps que charge sur le travail en général et le monde impitoyable du travail en particulier. Le collectif "L'avantage du Doute" travaille en impros retravaillées, sans metteur en scène...

Ce spectacle se présente donc comme une sorte de patchwork de scènes, parfois inspirées, vaguement café-théâtre à d'autres. Le hic, c'est que Judith Davis, une des comédiennes a réalisé un film sur un thème voisin : une scène entière (peut-être la plus forte) se retrouve telle quelle dans le spectacle. Il s'agit d'une scène où Judith, après

avoir galéré pas mal, décide de se lancer dans le théâtre. Elle s'en ouvre à sa sœur et à l'ami de celle-ci : Nadir Legrand excelle dans ce portrait-charge d'une "machine à produire du cash" qui voudrait, avant de craquer, voir appliquer au théâtre, les mêmes règles que celles qui régissent son propre travail.

Sur un plateau au naturel, les personnages sont le plus souvent assis, ils parlent.

Walt Whitman est un grand poète, oui et écouter ses textes est toujours un plaisir.

Claire Dumas a droit à deux morceaux de bravoure : un où elle nous explique (délire à la clé) les nouvelles fonctionnalités de Pôle-Emploi, l'autre, plus étrange, où elle évoque des cours de ski avec un gamin lors d'un épique séjour à la neige qu'elle encadrait;

Le propos est intéressant mais tout cela, bien que sympathique, manque d'exigence.

On suit, mais si on réagit aux "vannes", il manque un peu d'une ligne directrice.

Simon Bakhouche apporte son humanité... et son métier, pour faire exister quelques enchaînements où il narre des anecdotes ou prétend se mettre à un nouveau petit boulot (vendeur de gâteaux, épilateur...)

Au final, on nous annonce que le film de Judith Davis ("Tout ce qu'il me reste de la révolution") est encore programmé pas loin. Bonne chose.

On ressort avec une impression mitigée. Le spectacle aurait pu être plus marquant.

En tout cas, c'était sympa.

Gérard Noël

La Légende de Bornéo

Conception, écriture : Collectif L'avantage du Doute

Avec : Simon Bakhouche, Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas, Nadir Legrand.

PARIS SUR SCENE

La Lettre d'Information du Spectacle Vivant
Mois de Mars 2019 N° 315
3, Rue FOURNIER
92110 - CLICHY
Tél. : 01 47 39 71 17
Portable : 06 32 53 61 72
Courriel : PARISSURSCENE@ORANGE.FR

*** LA LEGENDE DE BORNEO ***

Lumières de Wilfried GOURDIN et Jérôme PEREZ LOPEZ

Conception, Ecriture et Interprétation

Simon BAKHOUCHE, Mélanie BESTEL, Judith DAVIS, Claire DUMAS et Nadir LEGRAND

Il y a une légende à Bornéo qui dit que les « orangs » outans savent parler mais qu'ils ne le disent pas pour ne pas avoir à travailler.

L'histoire nous raconte des scènes réalisées d'après des enquêtes sur le monde du travail et de ses conséquences sur le quotidien. Certaines histoires sont bien vues et donnent tristement à réfléchir. Les comédiens sont terribles, touchants, émouvants, drôles et débordent d'une bonne énergie par un dynamique jeu de scène sans aucun temps mort en interpellant le public pour nous rappeler que c'est également un sujet qui nous regarde : Un sujet brûlant et d'actualité

La mise en scène, le texte, le jeu des comédiens fait que le spectateur sort du Théâtre de l'Atelier avec l'impression d'avoir assisté à un spectacle d'exceptionnel.

Un déplacement au **THEATRE DE L'ATELIER** sans réfléchir pour une agréable soirée et d'un excellent moment de théâtre festif proposé par une équipe sympathique. .

François BERRY



THEATRE DE L'ATELIER
7 PLACE CHARLES DULLIN 75018 – PARIS
METRO : ABBESSES/PIGALLE

LOCATION: 01 46 06 49 24 – WWW.THEATRE-ATELIER.COM
DU MARDI AU SAMEDI A 19 H 00 MATINEE DIMANCHE A 17 H 00
PRIX DES PLACES : 37 €, 17 €

pariscope

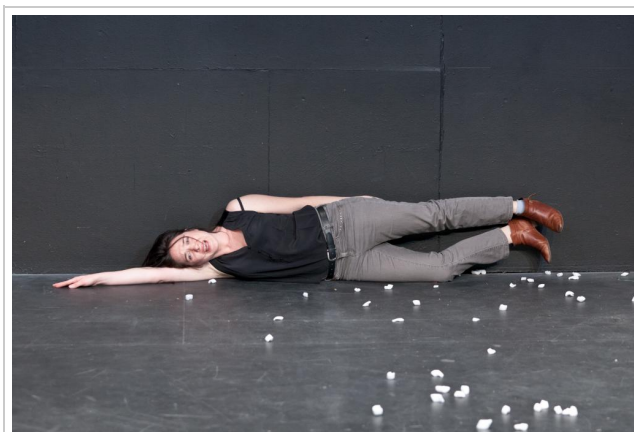
[Spectacles](#) [Expos](#) [Concerts](#) [Loisirs](#) [Enfants](#) [Actualités](#)

La Légende de Bornéo

publié le 20/03/2019

La Légende de Bornéo : Reprise 7 ans après au Théâtre de l'Atelier

On l'a vu il y a 7 ans au Théâtre de la Bastille, le QG parisien du collectif. L'Avantage du doute reprend cette création de 2012 qui n'a sûrement pas pris une ride au vu de son sujet, et investit pour la première fois un théâtre privé sur une longue durée. Pour découvrir les cinq trublions de ce spectacle drolatique, rendez-vous au Théâtre de l'Atelier.



Ne vous fiez pas au titre. "La Légende de Bornéo" n'est pas un spectacle exotique nous contant quelque mythe ancien et lointain. D'emblée, on sait où l'on met les pieds. Les comédiens du collectif L'Avantage du doute nous cueillent dès l'entrée dans la salle, à vue, comme cela se fait souvent dans les propositions collectives en vogue depuis quelques temps. Du coup, on reste sur ses gardes quant à un positionnement qui peut passer désormais pour un effet de mode tant le procédé a été vu et revu. Méfiance vite dissipée par Simon Bakhouche (le Simon du spectacle "Tout ce qui nous reste de la Révolution c'est Simon"), le comédien qui nous introduit dans le spectacle avec un bagout irrésistible de charme et d'intelligence badine, et nous confie la thématique de la pièce : le travail. Sujet délicat à traiter de front, comme il est annoncé. Mais ne fuyez pas, "La Légende de Bornéo" n'a rien d'un théâtre à thèse, intello et social, miroir déprimant de la dure réalité du boulot en particulier et du monde professionnel en général. Le spectacle avance en saynètes successives, courtes et efficaces, concrètes, relevant d'une écriture vive et réjouissante.

Interprétées avec brio, les scènes explosent astucieusement le réalisme des situations de départ pour aller vers des territoires farfelus voire grotesques très bien vus, provoquant l'hilarité générale. Si l'on regrette une petite chose, c'est l'absence de progression dans les scènes et de climax final qui donnerait un peu plus de hauteur de vue et de sens à l'ensemble. Le spectacle y gagnerait clairement en profondeur et en portée. Mais le traitement par le biais de l'intime, à savoir comment le travail influence notre vie privée, conditionne notre quotidien et la représentation que nous avons de nous-mêmes, a le mérite de donner une cohérence à leur recherche et de parler à tous. Et l'humour est, comme toujours, la force de ce collectif au capital sympathie maximale.

Par Marie Plantin

La Légende de Bornéo Du 19 mars au 4 mai 2019 Au Théâtre de l'Atelier - 1 Place Charles Dullin-75018 Paris © Pierre Grosbois

Toute La Culture.

THEATRE



Remède festif anti-morosité à l'Atelier.

24 MARS 2019 | PAR [DAVID ROFE-SARFATI](#)

La Légende de Bornéo constitue une suite à [Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon](#). Le Collectif l'Avantage du doute y explore le monde du travail et une fois encore invente une joyeuse clownerie contributive. A voir en duo avec le film : » [Tout ce qu'il me reste de la révolution](#)« .

Il y a une légende à Bornéo qui dit que les orangs outans savent parler mais qu'ils ne le disent pas pour ne pas avoir à travailler.

A partir de ce clin d'oeil et de la question qui vient ensuite: les oranges outans ont ils raison? le collectif a bâti un amusement pour lui même et pour son public, une gourmandise théâtrale sans temps morts tendrement féroce contre le monde du travail et contre ce qu'il construit en nous entre individuel et collectif. C'est drôle et pertinent. Sous forme d'une suite de scènettes nous rencontrerons un comédien à la retraite à la recherche de petits boulots dont esthéticienne d'épilation, un homme atteint de priapisme somnambulique uniquement le jeudi soir, une employée pôle emploi sujette à des crises de dyslexie corporelle, une professeur de ski dans une histoire délirante à tiroirs. Entre autres.

A chaque fois, les comédiens inventent des personnages extraordinaires, cocasses et hilarants. Nommez les pour les remercier **Simon Bakhouche**, **Mélanie Bestel**, **Claire Dumas** et **Nadir Legrand** emmenés par la précieuse **Judith Davis**. Ils sont tous à découvrir. A l'heure des *actes* insurrectionnels, la pièce ([créée en 2012](#)) est une farce actuelle et rafraîchissante qui nous rappelle que si les hommes ont des tendances antisociales et n'aiment pas spontanément le travail, la plupart y consent volontiers pour faire *société* et accessoirement pour éviter les conflits et les guerres.

Théâtre de L'Atelier, Du Mardi 19 mars au Samedi 4 Mai 2019 (*Sauf les 9 – 10 – 11 – 12 – 26 et 27 Avril*), 19h du Mardi au Samedi, 17h le Dimanche



Actualité théâtrale

A partir du 19 mars au Théâtre de l'Atelier

« La légende de Bornéo »

Mercredi 27 mars 2019

Après son travail sur l'engagement politique à la lumière de mai 68 avec *Tout ce qui nous reste de la révolution c'est Simon*, dont Judith Davis a tiré un film tout juste sorti sur les écrans, le Collectif L'avantage du doute s'intéresse cette fois au travail. Le titre de la pièce fait référence à une vieille légende de Bornéo qui raconte que les orangs-outans sauraient parler mais se garderaient bien de le faire de crainte qu'on ne les oblige à travailler

Comme à son habitude le Collectif part d'entretiens, de lectures, de films puis se lance. Le résultat ? Ça vit, ça discute, ça s'engueule. Quelle est l'importance du travail dans nos vies, comment échapper à un envahissement qui peut aller jusqu'à l'intime, quelles conséquences son organisation peut-elle avoir sur les relations sociales en général ? Il ne s'agit pas de faire une étude sociologique mais de proposer des questionnements en partant de vies individuelles. On commence par rire car les acteurs jouent des décalages de perception, se disputent, s'énervent, mais très vite on s'interroge sur des choses qui paraissaient évidentes. Placé sous le signe du poète Walt Whitman qui écrivait « Je ne joue pas de marche en l'honneur des seuls vainqueurs. Mes marches de triomphe sont aussi en l'honneur des vaincus » le Collectif s'intéresse donc plutôt à ceux qui font des pas de côté. Les personnages n'hésitent pas à dire ce que souvent l'on tait ou qu'on habille de justifications plus ou moins sincères : l'ennui, l'intérêt imaginaire de son travail, l'angoisse d'être licencié, les rivalités, parfois le burn-out à l'horizon. Mais le ton est à la déconstruction, celle du vocabulaire, de l'organisation du travail considérée comme un impératif catégorique et du culte de la performance. Le mot d'ordre semble être distance et ironie.

Les cinq membres du collectif, Simon Bakhouche, Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas, Nadir Legrand joue avec humour et détermination leur partition. On est un peu surpris au début en croisant un homme qui, comme les ouvreuses d'autrefois, vend des douceurs dans la salle ! C'est Simon Bakhouche qui avec bonne humeur vend des gaufres pour compléter une pension de retraite trop faible et qui, plus tard, évoque ses souvenirs. Le ton est donné. Au fil de la pièce, on croisera un couple tellement imprégné du vocabulaire de gestion de l'entreprise et de l'impératif de rentabilité qu'il les utilise dans ses rapports de couple, un défenseur du travail qui semble convaincu par les impératifs que lui impose son entreprise mais finit par révéler quelques failles, une employée de Pôle Emploi qui, après un monologue récité à la vitesse d'un TGV, finit par exploser, une fille (Judith Davis) qui refuse d'entrer dans le moule du travail classique et veut vivre de sa passion, le théâtre, ce que les autres considèrent comme un hobby et non comme un travail.

Tout cela est un peu foutraque, mais cela fait partie du charme du projet. On en sort requinqué et avec une folle envie de débattre.

Micheline Rousselet

Du mardi au samedi à 19h, le dimanche à 17h
Théâtre de l'Atelier
Place Charles Dullin, 75018 Paris
Réservations : 01 46 06 49 24

Régis BARDON

THÉÂTRE

La légende de Bornéo

L'avantage du doute (collectif)

Théâtre de l'Atelier – « La légende de Bornéo »

[jeudi 04 avril 2019]



Collection et recueil pointus des expériences du désir lorsqu'il est pris à la glu du travail social.

Régis BARDON

Sur la place Charles Dullin, une jolie petite maison de maître se trouve remplie d'un théâtre, l'Atelier. On entre dans cette salle italienne juste après les portes du contrôle et l'on s'assoit en remarquant que le rideau est ouvert, que le plateau laisse voir un désordre préparé, un fond sans apprêt mal rangé et que les comédiens nous attendent : un couple assis sur des chaises côté jardin, une femme debout à l'avant-scène, une autre qui se promène côté cour.

Absurdie et normalité paradoxale

Et puis il y a quelqu'un parmi les rangs d'orchestre, dont on ignore en arrivant s'il s'agit d'un spectateur affable ou du directeur qui accueille le public. C'est un bel homme d'une soixantaine d'année, qui occupe le terrain sans que, semble-t-il, on lui ait destiné aucune situation ni aucune fonction, que ce soit sur le plateau ou du côté du personnel. Les comédiens semblent le connaître. On reste incertain à son sujet. Il est possible même que des spectateurs n'aient pas remarqué sa présence. C'est un retraité sans moyens, partant sans fonction ni ressources, invisible. Il nous l'apprend lui-même quand il prend la parole pour de vrai : il fait des petits boulots et ici il est censé présenter le spectacle.

Tout cela s'agence sans lourdeur aucune, et c'est le grand agrément de cette entrée en matière. Cet homme ne se plaint de rien : tout en humour, il est en situation, il fait penser à Chaplin. Plus tard dans la représentation, il fait une nouvelle entrée. Il profite de la présence des comédiennes pour se former à un nouveau job de complément. Sa dernière idée est de proposer des séances d'épilation. Il ne fait pas de discours, il essaie de survivre. L'effet est comique et

touchant. Sans en avoir le costume, il occupe ou plutôt il réinvente – et cette fois ce n'est pas une velléité de jeune retraité – la fonction du clown blanc.

Sa compagne d'expérience épilatoire est d'ailleurs, sans qu'il y paraisse, bel et bien son partenaire traditionnel : Auguste. Sans en revêtir non plus le costume, ni en porter le maquillage, ni le nez, elle se soutient de son jeu et de son beau visage comique. Elle aussi fait une entrée de clown remarquable, quand elle surgit, décidée, on ne sait pourquoi, à nous expliquer par le menu la journée d'une employée de Pôle emploi. Elle construit une banque d'accueil élevée comme un autel d'église baroque, avec trois chaises et deux planches molles en plastique, un château branlant de trois mètres de hauteur d'où elle nous harangue sans discontinuer, avec un léger accent du Béarn, jusqu'à une apothéose de vrac et d'avalanche, en objets et en mots.

Les clowns sont des êtres de pistes, ils sont nés autrefois dans les écuries des manèges. Ils prospèrent dans les marges d'un spectacle principal dont ils sont une tolérance. Ils bricolent au milieu des acrobates et des dresseurs de chevaux, gens de métier. Ils prennent sur leurs épaules cette part d'absurdité que recèle la morale sociale, c'est-à-dire le social-sérieux universel. Ils adoptent le credo des fidèles de l'église Travail, mais chez eux la fascination pour un dieu devient ridicule. Et ils nous montrent ici que l'individualisme paradoxal, auquel la modernité nous assigne, produit des effets cruels et gratuits : l'exclusion insensible des vieux, le réduit administratif-traître de l'agence Pôle emploi.

Notre sentimentalité d'esclave

Ces deux « crypto-clowns » (clowns cachés car ils n'en revêtent, encore une fois, aucun des vêtements, ni des maquillages symboliques) traversent un spectacle plus classique de saynètes d'un comique plus théâtral mais elles aussi empruntées de finesse.

Une jeune femme par exemple s'avance vers le public et tient absolument à partager avec lui son goût pour les poèmes de Walt Whitman. Elle nous en lit quelques-uns en traduction, et à proprement parler elle en respire, elle y retrouve le goût de l'existence, elle nous le dit et cela se voit, mais... un petit quelque chose est prêt à s'exprimer qui ne bascule pourtant pas dans l'expression car le personnage n'en prend pas conscience (seul le public peut le ressentir) : l'effet de touchante pauvreté spirituelle où la vie sociale a réduit cette personne.



Mélanie Bestel, Nadir Legrand, Judith Davis

En effet, la jeune femme ne sait pas (ou elle ne sait plus, ou pire encore elle n'a jamais pu savoir) que "lire un poème en traduction, c'est comme prendre une douche en imperméable". Par la traduction, le lecteur prend connaissance des images et parfois des sentiments que le poète est censé avoir voulu produire, mais il ignore nécessairement les formes poétiques qu'il a élaborées, qui sont pourtant le

cœur de sa création. Le rythme, le timbre et la vocalité des mots, etc., ont été remplacés, dans la langue de réception, par des formes prosaïques

Ainsi notre personnage s'extasie-t-elle devant les pauvretés d'un Whitman traduit. De la même façon, il peut nous arriver, si nous sommes par exemple bousculés par un événement funeste qui nous conduit à l'hôpital sur un lit de souffrance, d'être touchés par une affiche reproduisant platement un Renoir. Dans le tirage offset, en effet, quelque chose est perdu, qui a été remplacé par une verroterie à laquelle cependant on s'accroche avec ferveur et sensiblerie. L'épreuve physique dans cet exemple, ou l'aliénation sociale de notre lectrice de Walt Whitman, ont réduit les capacités perceptives à la plus régressive des sentimentalités. L'effet n'est plus esthétique mais il est fort et on s'y laisse prendre. Il a ce goût que prend le fantasme de la liberté chez l'homme chargé de chaînes. C'est ce qui explique la méfiance des artistes pour le mélodrame, qui touche au pathos. Les comédiens couronnent finement l'effet de cette scène en précisant, avec esprit : « C'est une excellente traduction ! »

Un collectif en recollection

Les autres saynètes sont des variations à deux ou à trois personnages sur ce même thème de l'absurde transformation de l'humanité sociale d'aujourd'hui en catalogue de monstres dérisoires, désuets, absurdes et même inquiétants. Le collectif de comédiens aime la collection de choses vues, c'est de structure. Epingler des papillons, échanger des timbres, trouver l'oiseau rare, ouvrir aux *happy few* son cabinet de curiosités. Aussi sommes-nous tenté de passer de l'art de la critique à celui du catalogue, oubliant de s'interroger sur la dramaturgie de la collection, si elle existe. Une dramaturgie du recueillir. Il y a par exemple cet intermède : on lance une musique ; un homme et une femme, chacun face au public, commencent à danser un ballet du genre de *La fièvre du samedi soir*. Or la jeune femme se met à parler sans cesser de danser. On s'aperçoit peu à peu que ce qu'elle a à nous dire est empêché par le rythme de la danse, mais elle persiste et va jusqu'au bout de son propos tout en continuant d'être cette fois non plus une danseuse, mais une personne haletante et secouée, qui réfléchit à son sort pendant qu'elle est complètement traversée, enchaînée, empêtrée d'un mouvement auquel elle ne peut pas s'opposer et qu'elle ne peut pas interrompre. Ses idées mériteraient qu'elle s'assoie et s'explique posément, mais non, il faut danser et parler, comme la cigale, l'hiver, devant la fourmi et ses réserves closes.

Chacune de ces saynètes recèle une idée et un humour subtils. Il y a encore ce couple qui semble faire sa réunion hebdomadaire pour régler sa vie commune selon les principes du « management », parce que les systèmes d'organisation où ils se meuvent au bureau a manifestement déteint sur leur psyché : la jeune femme, cependant, est intriguée et demande à son compagnon pourquoi, dans la nuit du jeudi au vendredi, il la prend sauvagement. Quant à lui, il tombe des nues, il ne se savait pas cet gorillité nocturne. Le jeudi après-midi, il présente ses comptes de résultats à son patron. Les deux personnages font le lien et ils se regardent un peu perplexes. Et puis elle ajoute (parce qu'il veut s'excuser) : « Mais non, c'était... c'est plutôt bien ! »

Il y aurait encore d'autres scènes à pointer qui ont autant de sel. Pas d'ironie, pas de causticité. Un spectacle structuré comme au cirque, filage de numéros de comédiens sensibles. Une collection dramatique dont on sort réflexif et plutôt allégé, cependant qu'on a traversé le petit enfer de nos vies en réduction.

Au Théâtre de l'Atelier du 19 mars au 4 mai 2019

La légende de Bornéo, par le Collectif l'Avantage du doute. Conception, écriture et interprétation : Simon Bakhouché, Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas et Nadir Legrand.

Judith Davis et L'Avantage du doute, unité certaine



Emilie Darlier-Bournat 21 avril 2019



© Pierre Grosbois

- L'Avantage du doute est un collectif d'acteurs qui écrivent et jouent ensemble, centrés sur l'engagement politique. Leur dernier spectacle *La Légende de Bornéo* au Théâtre de l'Atelier parle avec acuité et humour du monde du travail. Au cinéma, on les retrouve dans un premier film intitulé *Tout ce qu'il nous reste de la révolution* sorti début 2019 et réalisé par Judith Davis, membre du collectif, qui réussit avec talent cette comédie politique, optimiste quoique sans concession, pertinente et burlesque.
- Après vos nombreux spectacles théâtraux réalisés par le collectif, *La Caverne*, *Grande traversée*, *Le bruit court que nous ne sommes plus en direct...*, pourquoi êtes-vous venue au cinéma ?
- **Judith Davis** : Il me faut revenir à mes débuts pour expliquer ce besoin de cinéma. Dès que j'ai envisagé ma profession, ce n'est pas une carrière

d'actrice qui m'a motivée mais la réalisation d'un collectif. J'ai participé à un stage avec la troupe flamande Tg Stan, et c'est là que la rencontre avec Simon Bakhouche, Mélanie Bestel, Claire Dumas, Nadir Legrand et moi-même a eu lieu. Ayant des aspirations communes, nous avons alors cofondé le collectif L'Avantage du doute. À partir de là, le théâtre est devenu réellement le lieu de l'assemblée, permettant une démarche engagée qui prend en compte la théorie et la pratique, un idéal de société et la manière dont on vit le quotidien, car nous souhaitons retisser des ponts face à la société déshumanisante qui casse les chaînes de solidarité. Pour tous les membres du collectif, il est fondamental de travailler selon une base horizontale et partagée, cela dans un espace théâtral car au théâtre nous sommes face à une communauté, à une collectivité provisoire, et nous y proposons des spectacles dont les coutures sont apparentes pour que le public complète la dramaturgie à travers ses propres réflexions. Mais avec notre premier spectacle qui interrogeait l'héritage de 68, j'ai senti que j'étais réticente à parler de ce sujet parce que je viens d'une famille très impliquée et je me sentais encombrée. Puis, très vite, j'ai compris à quel point ce détour par 68 pour comprendre le présent était important et combien je n'en avais pas fini quant à mon bagage personnel entremêlé à ma vision politique. À ce moment-là a commencé à naître en moi le besoin d'un sillon cinématographique plus intime me permettant de passer au Je, non pas en tant que toute-puissance, mais pour prolonger certaines questions que je n'avais pas pu intégrer dans la pièce.

- **Concrètement, comment avez-vous appréhendé la réalisation du film ?**
- **J.D. :** Tout d'abord, il faut savoir que j'ai mis huit ans à le faire ! Mais concrètement, au début de ma carrière, pour gagner ma vie, j'avais beaucoup été sur les plateaux en tant qu'actrice, j'avais donc beaucoup observé et appris en voyant les tournages. Pour l'écriture du scénario, j'ai été accompagnée par Cécile Vargaftig et, quant au thème, j'ai déroulé le fil du spectacle théâtral qui portait le même titre et que nous avons tous réalisé ensemble. J'ai notamment eu envie de développer le thème des deux sœurs qui prennent des chemins différents, car c'est une manière d'explorer les dilemmes qui nous traversent

quotidiennement, la famille étant l'incarnation explosive des déchirements que nous rencontrons chaque jour dans des champs multiples. Moi-même ayant des parents très engagés qui remettaient en question la valeur famille alors qu'ils en avaient fondé une, j'étais déjà au cœur d'un dilemme très fort qui a forgé mes convictions. Je me retrouve dans le personnage central d'Angèle qui est moi en pire, car elle ne rit pas d'elle-même. Puis, techniquement, j'ai utilisé le découpage au cinéma comme un outil de jeu. Je ne me suis pas imposé de langage unique formel. Tout comme l'époque nous contraint à nous engager sur tous les fronts car nous assistons à un effritement général, il me semblait intéressant d'adapter une forme à l'image de ce qui nous environne, donc une forme multiple, chimérique et burlesque, avec une idée menée tambour battant puis des ellipses et des tempos différents. J'ai adoré faire ce film.

- **Néanmoins, vous vous êtes d'abord orientée vers la philosophie, est-ce à dire que vous hésitez entre plusieurs voies ?**
- **J.D.** : Comme tous les jeunes, après mon baccalauréat, j'étais très angoissée et j'étais partagée entre l'injonction de la société qui nous demande de choisir des études et la décontraction de mon père qui me disait tout simplement d'être moi-même. Je sentais que j'avais des idées mais je ne savais pas trop comment les appliquer. J'avais l'obsession de me former, j'ai donc pris plusieurs chemins, même un passage par une école d'architecture où j'ai passé quatre mois. La philosophie m'a énormément intéressée et là j'ai terminé mon cursus. Puis, alors que je prenais des cours de théâtre, l'idée du collectif est devenue évidente à travers les rencontres.
- **Comment traitez-vous l'actualité par rapport à votre démarche d'engagement ?**
- **J.D.** : On est en prise directe avec notre société mais on ne peut pas être en prise directe avec les événements. Nous travaillons à cinq, sans chef et en tâtonnant tous ensemble. Nous sommes plutôt dégoûtés par les réactions immédiates qu'adoptent les médias. Donc nous, à l'inverse, nous prenons le temps de réfléchir, sans figer les événements dans des commentaires rapides, ce qui ne veut pas dire qu'on ne se positionne pas. Faire le pari de l'intelligence, c'est forcément faire le pari de la lenteur. Le problème, c'est

que le fascisme balance des phrases de bon sens commun à la va-vite qui rendent inaudibles la réflexion, le langage lui-même étant attaqué par le système, nos mots et notre imaginaire étant vendus. Nous débattons de toutes les questions d'aujourd'hui, par exemple patriarcat et capitalisme, aliénation au travail, servitude volontaire, capitalisme destructeur... Je ne suis pas naïve concernant les effets réels de nos spectacles, mais après les représentations nous passons beaucoup de temps à débattre avec le public ou tout simplement à discuter avec des spectateurs sur le trottoir. Après le film, je suis allée sur des lieux de travail, dans des lieux d'urgence, à la rencontre de tous les publics. Nous passons par l'émotion et toujours par l'humour pour donner l'envie aux gens de dialoguer et faire comprendre que dans notre système il n'y a quasiment pas de profitants, hormis un minuscule pourcentage de la population, et c'est pour cela que tout le monde doit débattre et s'emparer collectivement de la remise en question politique.

- **Dans vos spectacles et le film, vous laissez une belle part à la poésie. Elle s'inscrit dans votre démarche ?**
- **J.D. :** Tout s'imbrique. J'ai fait le choix de m'engager à travers le théâtre et le cinéma, ce biais intègre ses propres langages et va toucher le public avec ses propres moyens. Au final, rien n'a de sens dans mon travail si je ne propose pas un dialogue avec la société dans laquelle je vis, c'est ma part de contribution au monde qui m'entoure. Sans vouloir parler à leur place, je peux avancer que cette idée est valable pour tout le collectif L'Avantage du doute. Il est capital pour nous tous d'être compris en tant que collectif. Il n'y a pas un auteur ou un metteur en scène, il y a nous tous. Cela demande un regard particulier, qui sort des cases habituelles et exclut une signature individuelle.

Propos recueillis par Émilie Darlier-Bournat

La légende de Bornéo

*Drôle, ambitieux, parfois subversif, mais
malheureusement inégal*

De le Collectif l'Avantage du Doute

Mise en scène : **le Collectif**

Avec le Collectif : Simon Bakhouche, Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas et Nadir Legrand

Partager

LU / VU PAR

CHARLES-EDOUARD AUBRY

Publié le 02 mai . 2019

RECOMMANDATION

Bon

THEME

La légende de Bornéo prétend que les orangs-outans savent parler mais s'en cachent afin qu'on ne les fasse pas travailler. On parle donc beaucoup de travail dans cette pièce, de façon ouvertement politique, avec ce qu'il a d'aliénant et de destructeur.

Le spectacle est un enchaînement de saynètes jouées par un, deux ou trois acteurs.

Il ne s'agit pas d'informer ou de rendre compte d'une réalité sociologique mais de passer par les histoires personnelles pour montrer l'absurdité de certaines situations.

« *La légende de Bornéo* » est une reprise du spectacle créé en 2012 au théâtre de la Bastille.

POINTS FORTS

- Le Collectif. On sent la force et l'homogénéité propres aux troupes qui jouent ensemble régulièrement. Comme au temps de Café de la Gare, les trois comédiens et les deux comédiennes sont unis par une connivence perceptible. La force du collectif est de dépasser le texte et la mise en scène pour infuser dans son jeu une liberté et une fraîcheur qu'on ne trouvent plus que rarement au théâtre.
- Les cinq comédiens s'écoutent, se regardent avec des yeux plein d'admiration.
- Les comédiens écrivent, mettent en scène et interprètent les textes qu'ils ont écrit, proposés et défendus devant le collectif.
- On sent le vécu et une grande proximité avec le réel, amplifiée par l'absence de dispositif scénique et d'artifices. La sincérité est évidente et l'implication totale. Le crédo du collectif repose sur l'intime, « une clef puissante grâce à laquelle la politique devient audible ».

- Certains textes sont magnifiques et nous entraînent au-delà des discours convenus et déjà entendu sur le sujet. Les mots et le jeu deviennent indissociables, surprennent et touchent

POINTS FAIBLES

- D'autres séquences ne fonctionnent pas et ne peuvent être rattrapées par la qualité de l'interprétation. On s'étonne d'un tel écart. Est-ce la volonté de garder un équilibre entre les différents membres du collectif ? C'est dommage car l'ensemble aurait gagné à la suppression de deux séquences qui ne sont pas au niveau des autres.

EN DEUX MOTS ...

Pour le collectif l'Avantage du Doute, « faire partie d'une troupe de théâtre, revient à se poser la question de la signification, aujourd'hui, de la prise de parole publique. La question de l'engagement politique est donc centrale et fondatrice ».

UN EXTRAIT

« C'est le même thème que tous nos spectacles, c'est-à-dire l'engagement, avec comme sujet le travail. C'est la suite du spectacle précédent mais il n'y a pas besoin d'avoir vu le précédent pour suivre. Vous me suivez ? Je vends ces gaufres, ce sont de véritables gaufres dunkerquoises, que ma femme a faites ce matin. De toutes façons elle seront toujours en vente à la sortie du spectacle, mais une heure vingt moins fraîches ».

L'AUTEUR

Le collectif s'est créé en 2007, comme une réponse à la nécessité, politique au sens large, d'appartenir à un collectif. C'est un travail d'acteurs-auteurs, sans metteur en scène, responsables et privilégiant le présent de la représentation; une conception du jeu dans un rapport direct avec le public.

Ils ont créé quatre spectacles et un film, « *Tout ce qu'il nous reste de la Révolution* », en 2019, qui a obtenu le Prix du jury au Festival francophone d'Angoulême.

BLOGS

Théâtre du blog 22 mars

Critiquetheatreclau 24 mars

La grande parade 25 mars

DMPVD 28 mars

L'œil d'Olivier 18 avril

La Légende de Bornéo de et avec Simon Bakouche, Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas, Nadir Legrand

Posté dans 22 mars, 2019 dans [critique](#).

La Légende de Bornéo, de et avec Simon Bakouche, Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas, Nadir Legrand



©Pierre_Grosbois.

« Il y a une légende à Bornéo qui dit que les orangs-outans savent parler mais qu'ils ne le disent pas pour ne pas avoir à travailler ». Le travail, un sujet d'actualité dont s'empare le collectif L'Avantage du doute. Depuis le plateau nu, la bande des cinq nous accueille chaleureusement et se présente: « Nous jouons et écrivons ensemble. C'est un travail d'acteurs-auteurs sans metteur en scène, libres, responsables et une conception du jeu dans un rapport direct avec le public. Chacune de nos créations répond au même impératif: partir du monde d'aujourd'hui pour en faire du théâtre

Leur premier spectacle, *Tout ce qu'il nous reste de la révolution, c'est Simon*, (voir *Le Théâtre du Blog*) est devenu un film* primé au festival d'Angoulême 2018 ; il traitait avec talent de l'engagement, à la lumière de mai 1968. *La Légende de Bornéo* s'inscrit comme une suite, réalisée dans le même esprit. Un thème sérieux et déprimant, annonce Judith. Donc, contre la mélancolie, elle nous propose de lire des extraits de son livre de chevet, *Feuilles d'herbe* du

poète américain Walt Whitman, traduit par Eric Athenot. On s'en régale pendant les intermèdes entre les différentes saynètes.

Sur un mode parodique et décontracté, un couple fait le bilan de son fonctionnement -y compris sexuel- en jargon de management d'entreprise... Puis une conseillère de Pôle Emploi clownesque, débordée par les S.M.P. (suivis mensuels personnalisés) et ne pouvant joindre le G.D.D (gestionnaire de droits) finit par péter les plombs. Enfin, un D.R.H. (directeur des relations humaines) explique comment faire pour éviter les états d'âme de façon à optimiser ses performances dans la vie comme dans l'entreprise...

Livrées en pièces détachées, ces séquences sont cousues ensemble par l'ainé de la troupe, resté un peu en marge des autres, Simon. Comédien à la retraite, pour joindre les deux bouts, il essaye de vendre des gaufrettes au public et s'entraîne avec une comédienne, avant de travailler dans un institut de beauté, ou encore évoque avec nostalgie sa carrière internationale ... bien sûr imaginaire !

La Légende de Bornéo, créé au Théâtre de la Bastille en 2012, nous embarque dans une délicieuse suite de situations où le rire détourne le sérieux du propos, parfois glaçant. Sans démagogie et avec une juste distance, ce sympathique Collectif allie rigueur de jeu et liberté de ton. Les nombreuses adresses au public sont bien dosées et ne tombent pas à plat, comme souvent dans ce type de spectacle.

Marc Lesage, directeur du Théâtre de l'Atelier avait programmé *Le Bruit court que nous ne sommes plus en direct*, le troisième spectacle du collectif, au Théâtre des Célestins qu'il codirigeait, à Lyon. Avec *La Légende de Bornéo*, il donne un coup de jeune à son lieu, et cela peut renouveler son public.

Mireille Davidovici

Jusqu'au 2 mai, Théâtre de l'Atelier, Place Charles Dullin, Paris XVIII ème T. : 01 46 06 49 29

**Tout ce qu'il me reste de la révolution* de Judith Davis, est sorti en salles le 6 février.



critiquetheatreclau.com

Le théâtre sert à nous orienter, et c'est pourquoi, quand on en a compris l'usage, on ne peut plus se passer de cette boussole. Alain Badiou

La légende de Bornéo par le collectif L'Avantage du doute

24 Mars 2019



Drolatique, Pertinent.

« Les orangs-outans savent parler mais ils se taisent de peur qu'on les mette au travail.

Ont-ils raison ou tort ?

C'est avec beaucoup de talent et d'humour que la troupe de l'Avantage du doute nous interroge sur les enjeux, les satisfactions et les déboires du travail à travers différentes scénettes.

Nous nous installons tranquillement dans nos fauteuils et sommes surpris par un vendeur de friandises qui parcourt les rangs comme au bon vieux temps.

Tout d'abord un peu interloqués, l'énigme se dévoile...

« L'avantage du doute » nous présente un travail collectif où chaque comédien a contribué à la pièce par son écriture et sa créativité.

C'est avec régal que nous partons à la rencontre de

* Un comédien à la retraite à la recherche de petits boulots pour subsister. (Vendeur de friandise, épilateur...)

* Un couple dont l'homme est atteint somnambulisme libidinal le jeudi soir...

*Une employée » de la ANPE qui a des crises de dyslexie corporelle et qui se fait pousser la frange pour ne pas voir les problèmes.

*Une réunion de famille qui vire au cauchemar entre un top-performeur et une apprentie comédienne.

-C'est facile d'ouvrir sa gueule quand on est dans le guignol

-Je ne suis pas un mendiant de l'État comme toi !

*Une passionnée de Walt Whitman qui se ressource en lisant de la poésie.

*Une histoire délirante de chasse neige...

* L'histoire de Marcel, ouvrier-écrivain qu'un metteur en scène voulait monter mais ;

- faire un spectacle sur le travail, c'est compliqué.

Et bien d'autres histoires drôles et ludiques mais non dénuées de sens qui nous interrogent.

Les comédiens sont tous extraordinaires et performants.

Simon Bakhouche, Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas et Nadir Legrand.

Merci à tous pour cet agréable moment de théâtre.

Claudine Arrazat

Je ne joue pas de marche en l'honneur des seuls vainqueurs

Mes marches de triomphe sont aussi en l'honneur des vaincus et des tués.

T'as-t-on dit qu'il était beau de vaincre ?

J'affirme qu'il est tout aussi beau d'être vaincu

Les batailles se perdent dans le même esprit qu'elles se gagnent.

Je bats mes tambours pour le triomphe des morts

En leur honneur, mes trompettes entonnent leur fanfare la plus tonitruante et la plus gaie,

Gloire à ceux qui ont été vaincus, ceux dont les vaisseaux de guerre ont sombré en mer, ceux qui se sont noyés en mer.

Walt Whitman

©Pierre_Grosbois.

Théâtre de L'atelier

Place Charles Dublin

75018

Du **Mardi 19 mars**

au **Samedi 4 Mai 2019**

(Sauf les 9 - 10 - 11 - 12 - 26 et 27 Avril)

| 19h | du Mardi au Samedi

| 17h | Dimanche



La Légende de Bornéo : un théâtre engagé et vivant, absurde et drôle autour du monde du travail

Écrit par Xavier Paquet Catégorie : [Théâtre](#) Mis à jour : lundi 25 mars 2019 21:06 Affichages : 45



Par Xavier Paquet - [Lagrandeparade.com/](http://lagrandeparade.com/) Parler de travail dans la vie n'est jamais évident et souvent source de tensions et de désaccords. Ecrire une pièce, sur ce sujet, et qui ne ressemble pas aux autres en la matière, un audacieux pari. La légende de Bornéo apporte un vent rafraichissant sur ce sujet brûlant ! La plongée dans les affres du monde du travail se déroule en cinq saynètes qui se succèdent pour exposer un patchwork de situations, de points de vue et pour additionner les singularités comme elles le sont dans la réalité. La pièce intègre une touche immersive et des codes de théâtre dans le théâtre : le spectateur se sent impliqué dans une conversation intime et a l'impression de faire partie de ce collectif.

L'histoire débute par les souvenirs tendres d'un comédien retraité qui, pour continuer à exister, occupe des boulots précaires : ouvrier et vendeur de gaufres au début du spectacle, reconverti en esthéticienne à la fin. Ce refus de l'oubli du comédien symbolise à lui seul la dualité du spectacle : une alternance de réel et de fiction, une ambiguïté permanente entre personnage et personne où l'on ne sait plus lequel s'efface au bénéfice de l'autre.

L'histoire s'enchaîne par ce couple de trentenaire, qui organise sa vie de couple comme une réunion hebdomadaire avec agenda, ordre du jour et jargon de manager. Satire de la place du pro dans le perso.

Puis la détresse d'une employée de Pôle emploi qui, toute en énergie, perd au fur et à mesure le sens de l'espace, de son boulot, et du service jusqu'à arriver à un état de frénésie compulsive qui la rend dyslexique dans le corps. Ce rapport au corps prend une part importante du spectacle : l'impact du travail sur la tête, sur le physique, les douleurs qu'il procure.

La plus belle scène restera l'échange de ces deux sœurs que tout oppose : celle qui parle carrière, stabilité financière et sécurité sous le regard de son mari cadre épanoui ; l'autre à la recherche de sa voie, du sens qu'elle veut donner à sa vie et son refus d'être dans le flow des gens qui suivent un chemin tracé sans bonheur. Jusqu'à ce que le masque du cadre idéal se fissure lui aussi exposant le burnout latent inhérent à la recherche de performance.

A lui seul ce dialogue illustre la pièce : énergique et sensible, intelligente par le texte et les sous-textes qu'il faut y lire, inventive par la mise en scène et avec le rire comme arme de lutte.

Car le travail y est perçu comme une lutte : ce qu'il (dé)construit en nous de manière individuelle et collective, la place qu'il laisse ou ne donne pas pour s'affirmer en tant qu'individu dans une organisation standardisée.

Un seul bémol : la scène de fin, longue et à tiroirs, alors que la chorégraphie précédente et son texte incarnaient au mieux la rupture finale.

Pour le reste ? Un théâtre engagé et vivant, absurde et drôle qui enlève les verrous qui pèsent sur notre rapport au monde professionnel.

Du travail bien fait !

La légende de Bornéo

Auteur : Collectif L'Avantage du doute

Avec Simon Bakhouche, Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas, Nadir Legrand

Metteur en scène : Collectif L'Avantage du doute

Dates et lieux des représentations:

- Jusqu'au 4 mai 2019 au Théâtre de l'Atelier (1 place Charles Dullin, 75018 Paris)

DMPVD : THÉÂTRE – SPECTACLES – CULTURE

Des Mots Pour Vous Dire : expositions, concerts, cinéma, littérature, conférences...



La Légende de Bornéo, au Théâtre de l'Atelier

LE 28 MARS 2019 PAR CRITIQUES THÉÂTRE ET SPECTACLES – DES MOTS POUR VOUS DIRE
DANS RÉDIGÉ PAR FLORENCE VIOLET, SUR LES PLANCHES, THÉÂTRE



“La Légende de Bornéo”, au théâtre de l'Atelier/crédit photos Pierre Grobois

“Comment vivre au quotidien quand le travail nous bouffe et submerge le couple et la famille en sortant quand on est hors circuit rêver et s'extraire du réel quand on craque...” ?

C'est un peu ça *La Légende de Bornéo*, le trop-plein qui se déverse quand la machine se détraque, façon Charlot dans *Les Temps modernes*, quand le burn-out déclenche la logorrhée ou une danse épileptique, quand le management s'imisce dans le couple et réveille le singe en rut, quand les valeurs s'affrontent et révèlent les non-dits...

Dans ce spectacle façon ring de boxe, les comédiens du **collectif L'Avantage du Doute** sont au bord du plateau, prêts à intervenir, à coacher l'autre et les scènes s'enchaînent comme autant de constats du dérèglement intime face à la pression sociale.

Pas vraiment un théâtre “engagé” ou alors par la bande, car il met en scène avec humour l’irruption du travail dans la sphère privée, mais aussi la fragilité, l’évitement, toutes les ruses du quotidien pour faire semblant de rien, pour s’abstraire sans pour autant militer (avec Walt Whitman comme remède infaillible !)..

De fausses impros, mais une vraie complicité (merveilleux Simon !) et des comédiens tous acrobates du décalage, en solo (séquence Pôle emploi) ou en duo (le couple qui danse, la séance d’épilation) et une accroche immédiate avec le public.

La fin abrupte est un peu déroutante (“Ah bon, c’est fini ?”), comme un point de suspension pour un prochain opus ?

Sur scène (au Théâtre de l’Atelier, du 19 mars au 4 mai, à 19 heures du mardi au samedi/17 heures le dimanche) mais aussi au cinéma, à l’affiche actuellement, vous pouvez retrouver tous les acteurs du collectif L’Avantage du Doute* dans le film de Judith Davis Tout ce qu’il me reste de la révolution (un film inspiré de leurs spectacles).

Florence Violet

*** Avec à la conception, l’écriture et l’interprétation :**

Simon Bakhouche, Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas et Nadir Legrand.

Théâtre de l’Atelier

<http://www.theatre-atelier.com/>

Place Charles-Dullin

75018 Paris

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES &
RENCONTRES CULTURELLES



***La Légende de Bornéo* ou le travail sur la sellette**

Published on 18 avril 2019 18 avril 2019

Au théâtre de l'Atelier, le collectif l'Avantage du doute reprend près de 7 ans après sa création, *La Légende de Bornéo*, une plongée impitoyable dans le monde sans pitié du travail, une satire drolatique et granguignolesque du monde d'aujourd'hui.

Tranquillement, la salle du théâtre se remplit dans le brouhaha des conversations. Un ouvrier propose pour un euro de goûter les délicieux sablés, spécialités de Dunkerque, que sa femme prépare tous les jours pour mettre un peu de beurre dans les épinards d'une maigre retraite, ainsi que le roman préféré d'une des comédiennes de la troupe, **Judith Davis**. Devant le peu d'intérêt des spectateurs, il se place dans la lumière, côté cour de la scène, harangue la foule et tente de lui ouvrir les yeux. Incrédules ou amusés, tous se questionnent. Le spectacle, aurait-il déjà commencé ?



Eh oui, sans autre forme que le style direct, l'improvisation, l'écriture au plateau, le collectif **L'avantage du Doute** s'empare de ce sujet brûlant qu'est le monde de travail, sa violence, sa folie, son inhumanité. Avec un humour grinçant, les cinq acteurs

décortiquent les mécanismes qui régissent la société active, l'univers de l'entreprise. Ils redéfinissent à leur sauce, pince sans rire parfois, absurde souvent voire totalement burlesque les mots barbares que sont productivité, « process », rentabilité, optimisation, externalisation.

Dénués de chair, ces termes prennent vie, deviennent presque lyriques portés par **Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas, Nadir Legrand** et **Simon Bakhouche**. Tous excellents, ils s'amuse à recréer des situations toutes plus ubuesques les unes que les autres, des dialogues de sourds entre cadres sup' et artistes. Écriture enlevée, jeu tour à tour extravagant, exagéré, un brin faussé ou parfaitement maîtrisé, *La légende de Bornéo*, créée en 2012, n'a rien perdu de sa verve, de sa causticité.

Partant de cette *légende de l'île de Bornéo qui dit que les orangs-outans savent parler, mais qu'ils ne le disent pas pour ne pas avoir à travailler*, nos cinq trublions s'en donnent à cœur joie, passant du tragique à la comédie granguignolesque avec une aisance confondante. Du conseil de famille réglé comme un CE d'entreprise au retraité sans le sou, de l'employé de pôle Emploi à deux doigts du « burn out » à l'actrice en devenir refusant de se fondre dans le moule d'une société d'affairistes, du bon petit soldat estimant que le travail est la seule façon de s'offrir des loisirs, à l'employé dépressif, ils entraînent le public dans une ronde folle, celle d'une vie contrainte par un monde professionnel rigidifié autour de la notion de profit.

Conçue comme une succession de sketches révélant les failles d'un système qui broie l'humain, *La Légende Bornéo* est une farce contemporaine grinçante, drôle et totalement déjantée. Faite de bric et de broc, s'inscrivant dans la suite logique de leur précédent spectacle sur l'héritage de mai 68, *Tout ce qu'il me reste de la révolution, c'est Simon*, dont la comédienne **Judith Davis** a tiré un film sorti sur les écrans le 6 février dernier, elle séduit par son ton résolument excessif, exagéré. Un moment de théâtre jouissif autant que terriblement lucide !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

La légende de Bornéo du collectif L'avantage du doute

Reprise au Théâtre de l'Atelier

Place Charles Dullin

75019 Paris

Jusqu'au 4 mai 2019

Durée 1h20

*Avec Simon Bakhouche, Mélanie Bestel, Judith Davis, Claire Dumas, Nadir Legrand
lumière de Wilfried Gourdin
construction de Jerome Perez assisté de Julien Chavrial et Raoul Demans
production Alice Perot-Hodjjs
diffusion Marie Ben Bachir
regisseur Yann Le Herisse
Crédit photos © DR*